

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

4ÈME ANNÉE, N° 206. — SAMEDI, 14 AVRIL 1888

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



CHARITÉ !

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 14 AVRIL 1888

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Poésie : Un vieux bouquet, par Godfroi F. Langlois.—Adieux à ma mansarde, par Hermance.—Bibliographie, par Faucher de St-Maurice.—Poésie : Ballade, par Antonio de Gaillard.—Les héros obscurs, par Colomnier.—Nos gravures—Avril, par Osc. r.—La science amusante.—Les premiers soins.—Récréations de la famille.—Feuilleton : Pauline.

GRAVURES : Ceylan : Une chasse au crocodile.—Charité—L'Ordre de Malte.—Gravure du Feuilleton.—

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	25
3me "	-	-	-	15
4me "	-	-	-	10
5me "	-	-	-	5
6me "	-	-	-	4
7me "	-	-	-	3
8me "	-	-	-	2
88 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes				\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

LES CONCOURS DU MONDE ILLUSTRÉ

!! Prix de l'hon. H. MERCIER, concours du mois de mai. Sujet :

La femme Canadienne.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 mai. Chaque prix est de \$20.

On doit adresser les articles au MONDE ILLUSTRÉ, 30, rue Saint-Gabriel, Montréal.



ENCORE un moyen de faire fortune en peu de temps qui nous échappe !

On va abolir les *bucket shops*, c'est-à-dire la petite Bourse, que je ne connais guère que de nom, mais où j'avais toujours rêvé d'aller un de ces quatre matins tenter le hasard dans l'espoir de revenir chez moi les poches gonflées de piastres.

On m'a raconté que l'on allait là spéculer sur les grains, les chemins de fer, le blé d'inde ou le porc et que, suivant la hausse ou la baisse, on pouvait gagner des sommes folles en quelques minutes.

On disait bien que ces valeurs étaient hypothétiques, que les patrons de ces établissements sont des gobe-mouches et que les clients sont les mouches, mais malgré tout, il me passait des visions dorées quand je pensais au gain que je pourrais faire et je me voyais déjà aussi riche que Vanderbilt, Jay Gould, Rotschild ou Mackay.

Tout cela est évanoui.

Il paraît qu'il n'est pas moral de jouer petit jeu et que, seuls ceux qui manipulent les millions ont droit de risquer leurs écus.

S'ils réussissent on les salue jusqu'à terre, si la fortune leur est contraire, ils en sont quittes pour se replonger dans la masse des pauvres héros qui sont assez misérables pour gagner leur vie en travaillant.

Moi qui ne connais pas le premier mot des affaires, je veux bien m'en rapporter à la sagesse du législateur qui va proposer l'abolition de la

petite Bourse, mais cela ne m'empêche pas de regretter qu'il n'y a plus moyen de rêver fortune vivement faite.

Je n'aurais peut-être jamais spéculé, mais il me restait l'espoir de me servir de ce moyen, et le seul fait de m'enlever une illusion me semble une mauvaise action.

Mais il paraît que j'ai tort.

* * * Oh ! la plaisante histoire qui nous arrive d'Allemagne et que nous sommes heureux, mes amis, de n'être ni princes, ni amis du chancelier de fer.

Nous autres, gens de peu, qui sommes habitués à faire ce qui nous plaît, nous ne souffrons guère que nos voisins ou même nos amis se mêlent trop de nos affaires intimes, et trouvons tout naturel d'en agir à notre guise quand l'envie nous prend, une fois au moins dans notre existence, de dire adieu à la vie de garçon, car sitôt notre résolution prise, nous nous marions sans en rien dire au gouvernement qui, du reste, s'inquiète fort peu de nos faits et gestes, mais il n'en serait pas de même si quelque mauvaise étoile nous avait fait naître sur les marches d'un trône, comme on disait au siècle dernier.

Toute médaille à son revers, et, si heureux qu'ils puissent être d'ailleurs, les princes et les princesses ne peuvent se marier qu'en ayant que cela fait l'affaire des ministres de leur pays, ainsi que le prouve l'aventure suivante :

Une des filles de l'Empereur d'Allemagne, Victoria, aime Alexandre, prince de Pattenberg, celui-ci la demande au père, comme cela se fait toujours entre gens bien élevés, Frédéric III dit oui, on prépare déjà la corbeille de noces, la fiancée commande quelques centaines de robes à sa couturière, le futur va chez son tailleur, tout va pour le mieux, tous deux se parlent de bonheurs intimes, de leur amour et de leurs projets, tout le monde leur sourit, tout le monde... sauf Bismarck, qui voyant ces amoureux, fronce le sourcil, lache un juron de hulan et s'engouffre dans le cabinet de travail du maître qu'il gouverne :

—Comment ! comment ! on veut se marier ici sans ma permission, ah, parbleu ! sire, cela ne sera pas et le jeune Alexandre ne sera jamais votre gendre.

—Permettez, Bis..., mais je suis le maître ici.

—Ici, peut-être... et encore ! mais j'ai l'Europe sur les bras, moi, et ce Battemberg est un gêneur qui menace de devenir trop encombrant. Il veut la Bulgarie et votre fille. Il n'aura ni l'une ni l'autre.

Frédéric fait mine de résister, soutient qu'il entend exercer ses droits de père, mais Bismarck lui répond durement que l'avenir de ses enfants ne le regarde pas et qu'ils appartiennent à la Politique.

L'affaire en est là, et on se demande comment finira ce petit drame et qui des deux aura raison de l'autre, du maître ou du valet. Moi, je parie pour celui-ci.

* * * Plus plaisante encore est la situation des échevins de Montréal.

Le président du comité des finances expose l'autre jour, les besoins de la ville et demande des fonds, c'est-à-dire une taxe supplémentaire. Il est reçu comme un huissier porteur d'une saisie et on lui répond par un refus très net.

Le lendemain, différents comités se réunissent, on constate partout qu'il faut de l'argent pour faire marcher la machine municipale, pour payer les pompiers, la police, le nettoyage des rues, la police d'hygiène, etc., etc.

Comment faire ?

Chacun se gratte le crâne, quand tout à coup un cri se fait entendre.

—Je l'ai ! je la tiens !

—Quoi ?

—L'idée...

—Allons donc ! Il est fou ! Il a une idée !

—La voici : plus d'argent, beaucoup à faire, supprimons les salaires de tout le personnel de l'Hôtel-de-Ville. Ne payons plus ni les pompiers, ni la police, ni les journaliers, personne.

C'était en effet une idée, mais elle n'a pas fait fortune, et on en est revenu à la première, qui est toujours la bonne, celle de ne rien faire.

—Allons comme nous pourrons, ont dit les échevins, tant qu'il y aura de l'argent dans le trésor, et après... on restera tranquille !

Et, en attendant, nos rues sont dans un état déplorable, et Montréal est certainement en ce moment la ville la plus malpropre du globe.

Champlain, qui était un homme prévoyant, a eu au moins l'esprit de bâtir Québec sur le déclin d'une colline, où l'eau trouve une pente naturelle qui la conduit droit au fleuve, tandis que Maison-neuve s'y est pris de telle façon que c'est le fleuve qui entre dans sa ville.

Mon ancien, vous vous êtes trompé, et je commence à croire que si Montréal est si mal entretenu, la faute n'en est pas seulement aux échevins, mais surtout à vous.

—Ah ! comme disait Champoireau, si vous aviez bâti la ville à la campagne !

* * * Cependant, cette apathie ou plutôt ce manque total de vitalité administrative de la part de la majorité du Conseil a eu un résultat heureux—à quelque chose malheur est bon—c'est de produire un fait sans précédent, je crois, dans l'histoire municipale.

Le propriétaire d'un journal plein d'initiative, le *Star*—dont je ne partage pas toujours les idées—après avoir constaté l'impuissance du comité des chemins, n'a pas hésité à se substituer à lui pour faire exécuter un travail considérable, le nettoyage des rues, et a publié samedi dernier un article qui a produit une véritable sensation.

Après avoir fait remarquer l'état déplorable dans lequel se trouvait la ville et la nullité du gouvernement civique, il a annoncé qu'il demandait cinq cents hommes et deux cents tombereaux pour faire l'ouvrage en question, en ajoutant que des souscriptions privées seraient acceptées.

Comme c'était la première fois que pareille décision était prise par un citoyen ayant la louable audace de se mettre à la place de tout un conseil municipal, on n'y eut pas tout d'abord, et on se demanda si cette annonce ne cachait pas une arrière pensée.

Pas du tout ; et lundi matin, un millier d'hommes dispersés dans la ville levaient piques et pioches, attaquant la glace et débarrassant les rues du reliquat inutile de l'hiver.

Vers deux heures de l'après-midi, une foule de notables citoyens, sénateurs, députés, banquiers, avocats, médecins, notaires, financiers, commerçants (il y avait là des millionnaires), formés en escouade de déblayeurs, sous les ordres du lieutenant-colonel Straubenzie, nommé contre-maître, se sont réunis rue Saint-Jacques, en face de la banque de Montréal, et tous, armés qu'ils étaient d'une pioche, qui d'une pelle, se sont bravement mis à la besogne, attaquant la glace et, après un travail de dix minutes environ, ont parcouru la rue Notre-Dame, pelle et pioche sur l'épaule.

Cette démonstration unique, comme on n'en avait jamais vue, a eu un succès monstre et on en a reproduit les détails dans tous les journaux de New-York.

N'est-ce pas en effet un fait inouï de voir les premiers citoyens d'une ville, protester pacifiquement de cette manière contre le mauvais vouloir ou l'impéritie de leurs gouvernants qui n'oublieront pas sans doute cette leçon d'un genre tout spécial.

En même temps, nombre de citoyens entraînent dans les bureaux du *Star* et offraient leurs souscriptions. En deux heures, on récolta un millier de piastres.

Parbleu ! ceci prouve de l'énergie de la part de M. Graham, et vraiment il y a lieu de le féliciter.

Puisque le public semble se réveiller, on devrait bien en profiter pour faire place nette et décider qu'à l'avenir on se dispensera des services des échevins, comme on s'en est passé pendant nombre d'années, et en revenir tout simplement au système de trois commissaires, bien payés, qui s'occuperaient spécialement des affaires municipales. On pourrait aller peut-être jusqu'à cinq, mais pas plus.

En fin de compte, je crois que les choses en iraient pas plus mal, que nos rues en seraient pas plus malpropres, la police en serait pas plus mal faite et que la santé publique en souffrirait pas davantage.

* * Nous recevons la lettre suivante :

M. le Directeur du MONDE ILLUSTRÉ,

Aussitôt que le bill réorganisant la société Saint-Jean-Baptiste aura été adopté par le parlement provincial je m'a-tresse-rai au public et à toutes nos sociétés nationales et charitables pour entreprendre la construction d'un édifice national.

Je n'ai accepté la présidence que dans le but de travailler à l'exécution de cette œuvre importante. Je me conviendrais de plus en plus que la société Saint-Jean-Baptiste ne mérite pas de vivre si elle n'est pas capable de donner aux Canadiens-Français un lieu de réunion. Et je me demande pourquoi nos autres sociétés de bienfaisance ne se joindraient pas à elle pour construire cet édifice et en jouir en commun. Ce serait si agréable et si utile de donner à notre population un endroit où toutes les classes de la société pourraient se voir, se connaître et s'apprécier. Chacune de nos sociétés nationales ou charitables pourrait avoir là ses appartements particuliers outre l'usage en commun de deux grandes salles publiques.

Nous ne serions pas obligés de nous adresser à nos concitoyens anglais chaque fois que nous avons besoin de nous réunir dans un but national ou charitable, nous pourrions organiser des conférences publiques et des cours d'instruction populaire et pratique, etc., etc.

J'espère que celles de nos sociétés nationales qui ont l'intention d'acheter des terrains et de bâtir ne feront rien avant le mois de juin. Lorsque le bill aura été adopté, je convoquerai une grande assemblée publique de toutes nos sociétés et de nos clubs pour discuter ce projet et aviser aux moyens de le mettre à exécution.

Votre dévoué,

L. O. DAVID.

Voilà qui est pratique, sérieux et digne : il faut, en effet, sortir un peu de la théorie pour faire du pratique.

Il faut que nous ayons une salle à nous, commune à tous les groupes canadiens-français, où nous puissions nous réunir, sans avoir besoin d'avoir toujours recours à nos amis les Anglais, quand nous voulons recevoir un des nôtres.

Dernièrement, plusieurs citoyens de Montréal avaient exprimé le désir de faire une démonstration en l'honneur de Mgr Soulé, l'éminent orateur sacré qui vient de prêcher le carême, mais ils se sont arrêtés, ne sachant où le recevoir d'une manière convenable, faute de salle.

Comme je l'ai déjà dit autrefois, un monument national est non pas seulement utile, mais indispensable chez nous, un monument qui devienne le Panthéon canadien, renfermant les portraits ou les statues de nos grands hommes, nos archives si précieuses et un musée historique.

Espérons que, sous l'impulsion énergique de son digne président, M. L. O. David, la Société Saint-Jean-Baptiste va devenir enfin un centre vers lequel convergeront tous les fils de la Nouvelle-France.

* * Tous les ans à pareille époque on constate malheureusement dans nos campagnes de la Province de Québec une émigration qui menace de nous faire le plus grand tort et, à ce propos, un de nos confrères de Québec, l'Electeur fait les réflexions suivantes qui sont des plus justes :

« Depuis longtemps ceux qui s'intéressent à l'avenir de la race canadienne-française ont exprimé les plus vifs regrets de voir un grand nombre de leurs compatriotes prendre le chemin des villes manufacturières des états de la Nouvelle-Angleterre. Bien fondés étaient ces regrets, mais plus encore aujourd'hui. L'émigration prend depuis quelque temps des proportions telles qu'il est permis de croire que d'ici à peu de temps, si l'état de chose actuel se continue, les paroisses de Saint-Valier, Saint-François de la Rivière du Sud, du Cap Saint-Ignace, de l'Islet, de Saint-Charles de Bellechasse, de Saint-Roch des Aulnets perdront une forte proportion de leurs habitants. Preuve : durant les six derniers jours, pas moins de 1200 personnes, hommes, femmes et enfants, sont partis pour les États-Unis, où ils vont chercher de l'emploi dans des centres manufacturiers. Et malheureusement pour eux ces villes sont depuis longtemps encombrées de personnes sans emploi.

« Un détail que nous désirerions ne pas avoir à mentionner, mais malheureusement trop vrai, est que la majorité des jeunes filles qui émigrent vont s'engager dans des restaurants, hôtels et autres endroits de ce genre, dans lesquels elles sont exposées aux dangers bien connus des grandes villes. Au moins un dixième des jeunes filles (disait hier un employé de l'Intercolonial) qui vont travailler dans les filatures et autres fabriques des États reviennent au pays dans un état affreux d'épuisement, lorsqu'elles n'y meurent pas.

« Nous regrettons d'avoir à ajouter que ce sont des canadiens-français qui se chargent de faire

le triste métier d'embaucher leurs jeunes compatriotes et les engagent à quitter leurs familles pour aller s'établir à l'étranger. »

Hélas, tout cela n'est trop que vrai.

* * Sous le titre de *Légendes et Récits*, un des collaborateurs du MONDE ILLUSTRÉ, M. Stanislas Côté, publiera bientôt un volume dans lequel il a réuni différents écrits détachés, les uns sous forme de légendes, les autres historiques, mais tous ayant pour théâtre Montréal et ses environs.

Ces différents écrits sont au nombre de quatorze et formeront un volume d'environ deux cents pages.

Comme vous avez déjà lu plusieurs légendes de M. Côté, vous connaissez la valeur de sa plume, et je suis certain du succès de cette œuvre.

* * Il faut bien dire un mot du général Boulanger.

Le voilà député et cela me fait beaucoup de peine, car il va s'occuper de choses qu'il ne connaît pas du tout, et je crains bien qu'il ne se soit mis dans le pétrin.

Leon Leduc

UN VIEUX BOUQUET

Je possède un bouquet de fleurs fanées,
Que je garde jaloux comme on garde un trésor ;
Car dans ce cher débris je crois trouver encore
Le parfum de la main qui me les a données.

FRÉCHETTE.

Un soir, j'étais pensif ; je fouillais
Dans les bouquets de mes jeunes années.
Eu tel sant ces pages vénérées,
Ces lettres d'or, ces lambeaux de billets,

Où mes quinze ans, tout chargés d'espérance,
Ont bégayé les premiers mots du cœur.
Là j'ai revu la rayonnante fleur,
Dont les parfums embaumaient mon enfance.

Dans ces chiffons que mon cœur adorait ;
Dans ce fouillis de roses effeuillées,
J'ai retrouvé de mes amours passées
Une relique, un pauvre vieux bouquet.

Il est bien vieux ce bouquet, mais je l'aime ;
Il a six ans et ne sait plus fleurir ;
C'est un débris, reste d'un souvenir,
Un peu de cendre enlacée d'un fil blême.

Pourtant, je ne puis le voir sans songer :
Il me rappelle une affection morte,
Un sombre soir, près de la vieille porte
D'un monastère, où j'ai vu s'enfermer,

Et pour toujours, ma plus chère tendresse,
Et mon amour, et cet ange riant
De mes bonheurs et mes songes d'enfant.
Bouquet d'antan, je t'aime avec ivresse !

Tu sais jaser à mon cœur les chansons
Des jours enluis, l'hymne des souvenirs ;
Tu me redis les plaintives romances
Des regrets et des désillusions.

Tu sais parler de ces heures dorées,
De ce jeune âge aux gentilles amours
Qui font rêver les petits troubadours,
Qui font pleurer les pauvres délaissés.

Tu chantes à mon âme ses printemps,
Et leurs espoirs et leurs joyeuses fêtes,
Leurs beaux soleils dorant nos blondes têtes,
Leurs plaisirs qui font rire nos quinze ans.

Oui, mon bouquet, j'adore ta poussière !
Elle rappelle à mon cœur ulcéré,
Un nom de femme, un nom inoublié ;
Elle rappelle un amour de naguère

Qui s'est éteint avec toi, vieux débris.
Amour ! bouquet ! vous n'êtes que ruine ;
L'œil vous regarde et se mouille ; il devine —
Plaisirs amers — les souvenirs amis.

GODFROI E. LANGLOIS.

Montréal, avril 1888.

Les médecins connaissent le corps humain comme les colporteurs connaissent une ville ; ils se promènent dans les rues, mais ils ignorent complètement ce qui se passe dans les maisons. — JEAN MÉRY.

ADIEUX À MA MANSARDE

ŒUVRE chérie, mansarde aimée, je te vais donc quitter !

On m'arrache à ta douce retraite : on m'a capitoné un nid plus vaste, plus éclairé, plus somptueux, plus beau, où je dois être plus heureuse.

Plus heureuse ?...

Plus heureuse parce que mes pieds fouleront un tapis soigneux, plus heureuse parce que mes yeux se reposeront sur des tentures fraîches, parce que j'habiterai un petit palais, plus heureuse ?...

Mais je t'aime, toi, ô mon coin sombre ! je t'aime avec ta fenêtre étroite, tes murs mal décorés, tes lambris, tes vieux meubles ! Je t'aime avec tout ce que tu me rappelles de souvenirs heureux et tristes, avec tout ce que tu contiens de joies et de larmes !

Je t'aime ! Et c'est là, pour moi, du bonheur...

* *

Comme l'oiseau, quittant le coin du ciel qui l'a abrité durant toute une saison, s'éloigne puis se rapproche, va, revient encore pour baiser avec amour la branche qui a soutenu son nid, s'appuyer une dernière fois sur elle et lui dire un dernier chant, comme lui, oiseau plein d'incertitudes, j'éprouve à me séparer de toi, ô mon simple logis, des héritations et des terreurs.

J'ai besoin de venir embrasser longuement chacune de tes poutres à nue, il me fait bon de coller les lèvres à chacune de tes démenées, et à mes yeux je sens monter les larmes de ma voix en te disant adieux. Tant il est vrai que je retrouve ici le parfum de tout ce qui a traversé ma vie : plaisirs, transports, fièvres délicieuses de l'imagination ou du cœur ; — amertumes, impatiences, désenchantements, regrets ; — ce que j'ai possédé, goûté, aimé, souffert !

Ici, là, de la lucarne à la bibliothèque, de la table à ouvrage au bureau de toilette, de ma vieille causeuse à mon laid canapé, sur la muraille où s'accrochent misérablement à côté de l'image de la Vierge une foule de riens mal gracieux, partout où je porte mon regard, partout je retrouve quelque souvenir ; de tous côtés je sens venir et passer sur mon front quelque tiède haleine.

Parfois, au milieu du silence profond que me créent de rares instants de loisir, j'entends le dernier battement d'ailes des illusions envolées ; l'œil humide encore je revois la traînée des beaux rêves qu'elles ont fait s'éteindre après elles. Ou bien, je sens se poser sur ma bouche la timide caresse de l'impression intime que m'apporte une heure, un événement, un hasard, un sou de voix aimée.

O bégaiements d'affectueuses tendresses, roses blanches et pures, qui touchez l'âme ; ô sourires, ô bonheurs ! Sanglots, tristesses, espérances tombées du cœur, rêveries, flots d'hier ; — vous tous chers habitués que j'appelle, chers défunts que j'éveille pour causer si souvent, que deviendrez-vous quand je ne serai plus là ? que serai-je moi-même sans vous ?

Qui viendra après moi dans ce réduit, qui viendra porter des regards froids et profanes, une main folle sur vous tous, souvenirs trop chers, diamants précieux de l'imagination et de l'âme ?

Je te bénis en te quittant, ô ma mansarde ! et je te souhaite un cœur comme le mien à cacher...

* *

Hélas !...

La vie a des stages

ou dans un rien qui tombe on sent son cœur se briser ; l'âme s'ouvre plus souvent à la douleur qu'à la joie ; ici-bas tous les bonheurs passent, toutes les notes enivrantes se perdent.

Du fond de la coupe de l'ivresse sainte même, montent les regrets et les larmes. On croit posséder à jamais, jouir toujours — et le moment où l'on pleure est voisin de celui où l'on rit...

Stance

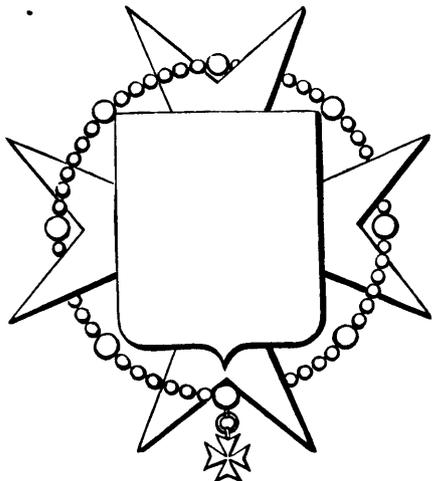


CEYLAN.—UNE CHASSE AU CROCODILE.—1. LA RECHERCHE DES EMPREINTES.—2. LE MARCHÉ POUR L'APPAT.—3. UN DE MOINS

BIBLIOGRAPHIE

L'ORDRE DE MALTE EN AMÉRIQUE

Sous ce titre, M. Joseph-Edmond Roy, de Lévis, vient de publier une étude intéressante.



Écusson de l'Ordre de Malte

En 1885, un officier anglais, le colonel Carr, avait été étonné de lire ce qui suit dans l'*American Gazeteer*, traduit de l'anglais en italien, et publié à Livourne en 1763 :

Québec est bien bâti. Les beaux édifices, les églises et les palais y abondent. On remarque surtout le Palais de l'évêque, les Chambres des tribunaux, le Prieuré des Chevaliers de Jérusalem, superbe édifice en pierre de taille, qui a coûté, dit-on, 40,000 louis sterling. Il y a aussi dans cette ville des monastères de Frères, de Moines, des chapelles. Le plus belle pièce de la ville est le château Saint-Louis, résidence du gouverneur. C'est là que se réunissait le grand Conseil de la Caroline, quand Québec était occupé par les Français. C'est là aussi que se conservaient soigneusement les archives royales.

Il en écrivit à son ami, le major Dennis Murray, qui communiqua cette lettre à M. LeMoine. Celui-ci attira de suite l'attention du public sur la possibilité de l'existence d'un prieuré de Malte à Québec, et M. Chambers du *Chronicle*, le Dr. Dionne du *Courier du Canada*, et M. Roy du *Quotidien*, discutèrent cette question d'histoire. C'est ce dernier travail qui vient d'être remis en brochure.

Dans un récit clair, rapide, M. Roy nous décrit les principaux officiers de l'Ordre de Malte qui, par leur influence ou par leur action, ont joué un rôle en Amérique. C'étaient :

- 1°. Le commandeur Aymard de Chastes ;
- 2°. Charles de Bourbon, comte de Soissons, vice-roi de la Nouvelle-France ;
- 3°. Charles Huault de Montmagny ;
- 4°. Brulart de Sillery ;
- 5°. De Razilly ;
- 6°. Marc Antoine Brasdefer de Chateaufort ;
- 7°. De Lisle, lieutenant de Montmagny.

Un de ces chevaliers de Malte, dit M. Roy, avait « fixé le siège de son administration dans les Antilles, à l'île Saint-Christophe. » Après s'y être fortifié il arma en course et écrivit à Malte au grand-maître de l'Ordre, Lascaris,

Que sa dépouille est bonne, très considérable, et qu'il désire la conserver au profit de l'Ordre. « Si je meurs dans cette île, dit-il, la compagnie des marchands ou mes propres ennemis s'en empareront. Je demande un ou deux chevaliers pour me remplacer si je viens à mourir, afin que ma succession ne soit point perdue pour l'Ordre. »

Toute une campagne diplomatique s'ouvrit alors ; elle est conduite par M. de Montmagny, devenu receveur du prieuré de France et par la bailli de Souvré.

Elle aboutit à plein succès, dit M. Roy :

L'île de Saint-Christophe est vendue à l'Ordre par contrat passé à Paris et ratifié à deux conditions : la première, que l'Ordre s'oblige de payer aux habitants de l'île tout ce que la compagnie des marchands proprement dits leur peut devoir ; la seconde, qu'il donnera une somme de 120,000 livres tournois. Dans ce marché on comprend non seulement la propriété et la seigneurie de l'île Saint-Christophe et des petites îles voisines, comme Saint-Barthélemi, Saint-Martin, Sainte-Croix, et quelques autres, mais encore les habitations, terres, esclaves noirs, marchandises, munitions et provisions, ce qui fut depuis confirmé par lettres patentes de Louis XIV.

Plus tard, de Poincy mourut, et l'Ordre s'effraya des lourdes dépenses que lui occasionneraient Saint-Christophe et ses dépendances.

M. Roy nous apprend ainsi la fin de cette en-

treprise, qui aurait pu avoir un résultat immense en étant bien conduite :

Les néo-cariens anglais, plus patients, plus tenaces, ne mesquinant point sur les dépenses premières, par ce qu'ils avaient deviné toutes les richesses qui dormaient dans ces îles. Ils n'avaient pas ces inconnues, héritières de la dépouille de l'entrepreneur chevalier.

Les salines de l'île Saint-Christophe, si recherchées des pêcheurs de Terre-Neuve, et où nos propres négociants allaient s'approvisionner sous le régime français, les rhums de Sainte-Croix, les plantations de Saint-Barthélemi font maintenant la fortune des amateurs.

De Razilly voulut imiter ce que de Poincy avait fait aux Antilles. Il fit des démarches pour fonder un prieuré à Port-Royal, en Acadie. Son plan, d'après M. Rameau, était d'y « créer une commanderie sous la suzeraineté du roi de France, et de pousser avec activité la création d'une station navale, dont les chantiers eurent été alimentés par les belles forêts de la contrée, tandis que la population serait rapidement établie, groupée, développée autour de ce poste. »



Croix de Malte

A cette époque, le fort de La Vallée accaparait toutes les ressources de l'Ordre. Le projet de M. de Razilly n'eut point de suite.

M. Roy est d'opinion que de Montmagny voulut, à Québec imiter de Razilly. Il installa dans cette ville toutes les mœurs militaires de l'Ordre.

Dès les premiers jours de son arrivée, nous dit-il, M. de Montmagny s'occupa de faire agrandir et de fortifier puissamment le château que son prédécesseur a commencé à construire sur les hauteurs de Québec. C'est par ce déploiement militaire qu'a débuté le cousin de Poincy dans l'île Saint-Christophe.

Les palissades de bois, sont remplacées par de solides murs de pierre, avec créneaux et mâchicoulis. Les sentinelles se relèvent nuit et jour au château.

Les soldats se rompent à l'exercice militaire. On se réveille tous les matins au son de la diane. La forteresse est gardée dans la paix, comme le serait une place d'importance, dans l'ardeur de la guerre, dit la *Relation* de 1636.

Dans le commencement, on voulait bâtir la ville dans la vallée de la rivière Saint-Charles. C'est là que les premiers établissements religieux s'étaient élevés. Montmagny, en installant le siège de son administration sur les hauteurs, força les communautaires et les habitants à se grouper autour du fort. C'est lui qui fit tracer les premières rues de la Haute-Ville, et qui coula ra définitivement ce rocher abrupt en capitale, quand la nature et les besoins du commerce indiquaient la vallée qui s'étend au pied de la falaise.

Montmagny fait la lutte à de Maisonneuve : il ne veut pas de la création de Montréal. Il centralise et attire à lui toute l'administration, toute l'autorité.

Ces faits et gestes sont habilement contrôlés par M. Roy. Aussi, se pose-t-il cette question :

Pour qui M. de Montmagny s'emparait-il ainsi du gouvernement de toutes les affaires du pays ? Dans quel dessein, lui l'homme peuplé par excellence, qui lavait les pieds des pauvres au vendredi saint, empêchait-il de Maisonneuve, chef d'une société essentiellement religieuse, de s'établir à Montréal ?

Ce ne pouvait être au profit de la compagnie des Cent Associés qu'il méprisait. Si l'on dit que c'était pour son propre avantage, il faut en conclure qu'il travaillait en sous-main dans les intérêts de l'Ordre de Malte, car, à la mort de chaque chevalier, leur succession devait retourner à l'Ordre. (*Constitutions de l'Ordre publiées dans Vertot*). Le grand-maître n'accordait la permission de tester pour le quint qu'aux plus anciens chevaliers, et on a vu cette règle s'appliquer à de Razilly.

M. de Montmagny était dévoué à son Ordre. Il se fait accompagner à Québec par son lieutenant de l'île. Antoine Louis de Bréhaut de l'île, d'une maison de Bretagne, avait été reçu chevalier de Malte, le 30 juillet 1631. Il avait du connaître le gouverneur pendant ses années de probation dans la forteresse du grand-maître.

C'est à un dignitaire de l'Ordre que de Montmagny demanda des secours pour la colonie qu'il commande. Le commandeur Sillery, puissant à la cour, un des héros de l'Ordre qui l'a comblé d'honneurs, devait évidemment travailler au bénéfice de ses frères d'armes.

Incidemment M. Roy vient à nous parler de la pierre découverte par des ouvriers, le 17 septembre 1784, en nivelant la cour du vieux château Saint-Louis. Elle porte une croix de Malte, et il conclut qu'elle formait partie des murailles d'une maison appartenant à l'Ordre.

Elle date du millésime de 1647, « année où M. de Montmagny groupait dans sa main les pouvoirs de la Compagnie des Cent Associés, de celles des habitants, et se faisait ainsi l'arbitre souverain de la colonie »

Le travail de M. Roy est rempli de disserta-

tions historiques et de notes inédites. Depuis longtemps, ce chercheur nous avait donné la portée de son érudition en écrivant le *Premier colon de Lévis* et la vie de *Monseigneur Déziel*. Ses études sur l'*Ordre de Malte en Amérique* sont une nouvelle preuve de son goût et de son culte pour l'histoire. Il la termine par l'énonciation des trois propositions suivantes :

- 1°. L'Ordre de Malte a eu un jour l'intention de jouer un rôle en Amérique.
- 2°. Les fondations d'une maison appartenant à l'Ordre de Malte ont été jetées sur le rocher de Québec.
- 3°. Un prieuré des chevaliers n'a jamais existé dans l'ancienne capitale de la colonie.

Terminons par une anecdote.

Dans le cours de sa savante dissertation, M. Roy fait allusion souvent au château Saint-Louis. Il est assez curieux de rappeler ici que ce fut l'hon. M. Chauveau, ancien premier ministre, qui, le premier, sonna l'alarme quand le feu prit au château, en janvier 1834.

Voici comment M. Chauveau racontait dernièrement ce fait à M. Roy :

J'étais chez mon grand-père Roy. Tout à coup, il aperçut sortir de la boucane par une écoutille de la couverture, et m'envoya avertir l'officier de garde.

J'étais à faire un desin au mezz-tinto, alors à la mode, que j'ai conservé en ayant inscrit le souvenir en question. Je ne sais ce qu'il est devenu.

Toute l'ancienne partie de la terrasse (Durham) est sur les fondations du vieux château Saint-Louis. Je l'ai vu cons-



Le château Saint-Louis

truire en 1838. Les piliers en arcs-boutant ou plutôt en talus sont ceux du vieux château. Vous devez les voir très bien de Lévis.

Il est très probable que la partie du château Haldimand, du côté de la ville qui est aussi un talus, était un reste de murailles du fort. Un vieil édifice en arrière, où il y a des murs creux, était probablement la prison, et ces murs creux servaient à donner la toiture par la chaleur. C'est ce que pensent plusieurs archéologues.

Je vous donne ces faits cependant sous toutes réserves.

Très curieux, n'est-ce pas, ces détails ?

D'un autre côté, le savant abbé Bois, de Maskinongé, écrivait dernièrement à M. Roy en le remerciant de sa brochure :

L'abbé Chartier, de Lotbinière, ancien curé d'une des paroisses de l'île d'Orléans, était chevalier de Malte.

Puis, dans une autre lettre adressée à M. LeMoine et reproduite par M. Roy, M. Bois ajoute :

Les chevaliers de Saint Jean de Jérusalem, établis à Québec

Bras de fer, Montmagny, Sillery, etc., avaient construit un Bureau, dans la cour du château St-Louis : il avait coûté 40,000 livres de la monnaie française. Une grande pierre incrustée dans le mur de façade portait les armes de l'Ordre. Quand l'édifice fut détruit par le feu, en juillet 1759, pendant le siège, cette pierre fut enfouie sous les ruines jusqu'en 1784. En cette année les autorités militaires en firent l'invention et la placèrent dans le mur de la cour du château.

Voilà des faits bons à recueillir. Toutes miettes tombées ainsi de la table de l'histoire ont leur place au soleil.

FAUCHER DE SAINT MAURICE.

BALLADE

C'est en mer, par la nuit sombre,
Que tu me donnas ton cœur ;
Une étoile, perçant l'ombre,
Guettait seule mon bonheur.

Mais l'étoile jusqu'à l'onde,
Pour en parler descendit ;
Plongé dans la mer profonde,
A la vague elle le dit.

Ce mystère de mon âme,
Que je cachais dans mon cœur,
La mer l'a dit à la rame,
Qui l'a redit au pêcheur.

Le pêcheur, par imprudence,
A sa femme, l'indiscret !
En a fait la confidence,
Au diable notre secret !

ANTONIO DE GALLARDO.

LES HÉROS OBSCURS

L est de ces noms que l'Histoire inscrit avec orgueil en lettres d'or sur le fronton du palais qu'elle ouvre aux grands hommes, noms retentissants comme les clameurs des batailles et le fracas des canons au milieu desquels leur gloire a grandi.

Sur son Livre, se pressent les hauts faits des conquérants illustres ; on y lit le récit de leur orgueilleuse ambition ; leurs exploits qui servirent cette ambition y sont qualifiés des noms les plus pompeux, et les fatales qualités qui leur firent remporter leurs sanglantes victoires y sont portées plus haut que les plus aimables vertus.

Ces hommes funestes qui, de même que les vents du Nord agitent profondément les vagues de l'Océan, lancèrent les peuples contre les peuples, bouleversèrent la société toute entière, entravèrent toutes les libertés, ne laissant après eux qu'une longue traînée de cendres et de ruines, ceux-là, souvent, sont proclamés les forts ! Pour eux, la gloire semble n'avoir mis dans sa balance que l'or et les larmes des peuples vaincus, se réservant d'y jeter la lourde épée du vainqueur pour ajouter au poids de la rançon de l'humanité !... et voilà ceux que, souvent, les hommes appellent des héros !

O folie, folie humaine, jusqu'où donc ira ton délire ? Ne briseras-tu jamais ton idole adorée !

Oui, l'on applaudit au vainqueur qui passe, et l'on oublie le pauvre petit soldat qui dort maintenant sur le champ de bataille : hier, il tomba, frappé au cœur, et il acheta de tout son sang la gloire de celui qu'on acclame aujourd'hui.

On saluera le tombeau pompeux du conquérant, et le pied dédaigneux du payan ennemi foulera la terre où repose le corps du défenseur de la Patrie ! Que dis-je, où repose ? non, il n'y sera même bientôt plus en repos, car voici que le soc de la charrue étrangère, creusant les entrailles du sol, ira troubler jusques dans son dernier sommeil la dépouille de l'humble héros tombé obscurément sur la frontière ! Et ses ossements blanchiront, objet d'horreur sur les sillons desséchés par le soleil !...

Il s'appelait Jean. Deux ans auparavant, plein de vie et de santé, il était parti de sa chaumière, abandonnant son père déjà âgé :

« Va, mon enfant, fais toujours ton devoir comme ton père a fait le sien, et souviens-toi que tu dois au pays et ton sang, et le sacrifice de tout ce que tu aimes ! » Telles furent les paroles du vieillard. Sa mère et sa fiancée le reconduisirent loin, bien loin, jusqu'au grand peuplier qu'on aperçoit là-bas comme une sentinelle avancée sur la route blanche ; là, ils se dirent adieu, et sa mère, malgré son courage, se sentant faiblir, donna à son fils chéri cette douce bénédiction maternelle, la première et la plus efficace après celle de Dieu lui-même... sa fiancée fondait en larmes, et lui-même, en les quittant, oh ! comme il eut voulu pleurer, seul, là, tout seul sur la grande route : mais il n'eut pas cette consolation ; la bande des nouveaux conscrits arrivait joyeuse, en chantant des airs patriotiques, et, au milieu de cet enthousiasme, ses larmes, peut-être, eussent été mal interprétées...

Il s'éloigna. Quelque temps, il resta engourdi dans la vie de caserne, si monotone dans son ac-

tivité ; parlant rarement, et écrivant chaque dimanche au village... car, il n'avait oublié ni son père ni sa mère qui lui avait dit adieu en pleurant avec sa fiancée sous le grand peuplier.

Soudain, il fut un jour réveillé par ces bruits sourds et vastes comme la voix de la mer, qui semblent précéder de loin les grandes catastrophes ; puis, un matin, les soldats se dirent entre eux :

— La guerre est déclarée ! L'ennemi est à la frontière !

Oh ! la guerre ! c'était la guerre ! avec son tourage odieux de mort, de deuils, de larmes et de dévastation ! Il trembla : oh ! prenez garde ! ne dites point que ce fut de peur : un tel soupçon n'a jamais atteint le soldat français ! non, mais voyez vous, il pensa à son père chéri, à sa pauvre bonne vieille mère, à sa bien-aimée Louise qu'il aimait tant, tant... Il avait fréquemment entendu dire dans les veillées du village, aux vieux soldats qui traversaient la campagne que souvent en temps de guerre, les vieillards sans défense sont maltraités et que les femmes et les vierges, qu'on devrait respecter comme les statues des temples, étaient en butte aux outrages des soldats grossiers et impudents ! Et à ces pensées, son cœur se serra. Mais, on lui avait dit que la Patrie était envahie par ses ennemis, et, oubliant sa douleur, il laissa un libre cours à son indignation. Se souvenant des dernières paroles de son père, il serra le canon de son fusil dans ses mains robustes, et on entendit répéter :

— Oui, moi aussi je ferai mon devoir !

Il partit. En route, on apprit que l'ennemi marchait sur son village.

Deux jours après, son régiment y arrivait. Au loin les noirs escadrons allemands étaient répandus comme un flot toujours grossissant sur ces charmantes collines qu'il avait tant de fois parcourues dans son jeune âge. Son village, son cher petit village qui avait eu ses premiers élans d'amour était envahi ! Oh ! dans quelles circonstances il le revoyait ! cette église où il avait été baptisé, cette mai-onnette où s'étaient écoulées toutes les innocentes joies de son existence ! elle était là, ne renfermant sans doute plus personne, car les habitants avaient dû fuir à l'approche de l'ennemi. Soudain, sur la grande route, apparut le peuplier où s'était passée la touchante scène des adieux. C'est là qu'on les fit arrêter.

Les chefs commencèrent les apprêts du combat ; partout se croisaient dans l'air des appels précipités, les ordres brefs des officiers, les sonneries de clairon traversaient l'atmosphère étonnée ; là-haut, sur la colline, le général, l'œil soucieux, était en conférence avec son état-major. Oh ! le moment solennel qui précède le combat ! moment où l'on se dit : je vois peut-être le soleil pour la dernière fois ! où la vie toute entière passe devant les yeux comme un rêve qui bientôt peut-être sera troublé par la funeste et effrayante apparition de la mort ! où les figures de ceux qu'on aime se présentent toutes ensemble, accumulées dans le cœur des flots d'amertume... On ne craint pas la mort, et, pourtant, la crainte de perdre et de quitter ceux qu'on aime nous met l'angoisse au cœur !

O Patrie ! sainte Patrie ! Quel amour mets-tu donc au cœur de tes enfants pour qu'ils puissent apporter ainsi à l'envi sur ton autel la moisson de tous leurs autres amours !

Mais, le combat a commencé ; les sourdes décharges de l'artillerie ébranlent les échos, les obus passent en sifflant, et, tombant avec fracas, éclatent sourdement, semant la mort et la dévastation parmi les braves. Jean est au premier rang, émue un instant par le bruit strident de la fusillade, son oreille se remet vite ; il tire à son tour : bientôt, il n'a plus devant les yeux qu'un nuage de fumée blanche que percent des éclairs sanglants. Autour de lui, il entend de grands cris ; ses camarades tombent, frappés par les balles inexorables qu'il entend lui-même siffler autour de sa tête. Les uns s'affaissent soudain comme si la foudre les eut frappés, d'autres font des bonds terribles en lâchant leur arme et se roulent dans la poussière au milieu d'atroces souffrances et en poussant d'affreux gémissements : beaux et vigoureux jeunes gens, force de la Patrie et son plus cher soutien !... Oh ! comme ils sont nombreux ceux qui tombent ainsi sous le glaive sanglant de la guerre, surpris au milieu des plus beaux rêves

de jeunesse, d'amour et d'avenir !... Oh ! demain, demain, que de mères couvriront pour longtemps leur tête du voile de deuil, et pleureront ceux qui tombent aujourd'hui !

Le combat continuait, soudain, un vieux soldat placé près de Jean tombe à genoux, la poitrine traversée de part en part ; il pousse un grand cri. Jean le connaissait et l'aimait depuis longtemps. Il veut se pencher sur son vieux camarade pour le soulager un peu et l'empêcher d'être foulé aux pieds : « Laisse-moi, laisse-moi, mon ami, murmure le soldat, fais ton devoir... et vive la France ! » Et il expire en lui serrant la main.

Cette scène remue le jeune homme jusqu'au cœur, une pensée lui vient au milieu de cet ouragan de fer qui gronde autour de lui : « Ce vieux soldat, se dit-il, ne doit pas regretter de mourir, il n'avait sans doute plus d'autre mère que la Patrie, mais moi !... ô ma mère ! si du moins j'avais pu t'embrasser une dernière fois ! O mon père, si tu me voyais, tu serais content de ton fils, car, moi aussi... » Une balle l'interrompt, le frappant dans la région du cœur, il s'affaisse sur le corps de son vieil ami. « ... J'ai fait mon devoir, » ajoute-t-il d'une voix expirante... C'est fini, il est mort, et la Patrie compte un martyr de plus !

Que dis-je, un martyr ? Oh ! pauvre mère ! pauvre mère ! elle avait écrit cinq jours auparavant, du nouveau refuge où ils s'étaient retirés avec son mari, elle avait écrit à son Jean pour lui envoyer avant le combat un dernier baiser pour lui dire qu'elle l'aimait bien, qu'elle avait hâte de le revoir près d'elle pour le serrer dans ses bras...

Depuis, elle attendait une réponse avec anxiété ; un matin, la poste lui apporta une lettre : elle reconnut en palissant celle qu'elle-même avait envoyée à son fils ; l'enveloppe, qui n'avait pas été ouverte, était couverte de cachets confus et de signes bizarres au milieu desquels l'infortunée put lire, tracée en traits brusques et barbares, cette affreuse suscription : « Décédé ! » C'était tout !

Elle tomba à la renverse. Le coup qui avait frappé son fils chéri la frappait à son tour ; elle ne put supporter cette peine, et bientôt elle alla retrouver son fils, bien-aimé dans ce monde où il n'y a ni deuil, ni guerre, ni séparation.

Le vieux père de Jean, resté seul, et rappelant ses forces sur le déclin de sa vie, laboure maintenant péniblement tout seul le champ qu'il comptait laisser à son fils. On dit qu'un jour, triste et pensif, il était assis à la porte de sa petite maison, quand il entendit des cris joyeux sur la route : c'étaient les jeunes soldats, camarades de son fils et partis du village en même temps que lui, qui revenaient au foyer. On les acclamait, les pères, les mères se les montraient entre eux avec orgueil, il y en avait dont un petit ruban ornait la vaillante poitrine. La troupe passa devant lui... et son fils n'y était pas !

Depuis ce temps, il passe des journées entières, la tête entre ses mains, et des larmes coulent le long de ses joues amaigries. Pourtant, il eut une consolation : un des jeunes soldats nouvellement revenus lui dit que Jean avait fait son devoir et qu'il était tombé au premier rang, ce rang glorieux où l'on meurt en brave et où la Patrie compte ses plus généreux martyrs !

Voilà les héros obscurs, les véritables héros, ceux dont on ne parle jamais et dont le nom n'est souvent, hélas ! inscrit dans aucun cœur ! on a dit du simple soldat qu'il est : « le premier au combat, le dernier à la gloire. » C'est vrai, hélas ! on aurait peut-être pu ajouter : le dernier à la reconnaissance !

Que le Dieu juste les reçoive en sa gloire !... Paix soit à ceux qui moururent pour la sainte Patrie.

J. Colomier

Si l'avocat porte la robe
C'est pour montrer
Que c'est aux femmes qu'il dérobe
L'art de parler.

NOS GRAVURES

LA CHARITÉ

Un sujet qui a été traité mille fois, mais qui laisse toujours à l'artiste l'occasion de montrer ses qualités de composition et de sentiment.

La gravure que nous publions aujourd'hui a été faite d'après le tableau de M. Bouguereau, l'éminent peintre, qui fait tant d'honneur à la France.

Ce chef-d'œuvre a fait l'admiration du monde entier.

LA CHASSE AUX CROCODILES A CEYLAN

Les crocodiles sont très nombreux à Ceylan, et, dans bien des endroits, les naturels n'osent pas se baigner dans les rivières. Ces terribles sauriens sont très prudents, difficiles à atteindre, ils se tiennent généralement cachés.

Les Européens aiment beaucoup à les chasser. Quand ils ont découvert la retraite de l'un d'eux, ils se mettent en embuscade, après avoir attaché à un arbre un petit enfant du pays qui doit servir d'appât. Pour se procurer ces amorces d'un nouveau genre, il faut négocier avec les habitants, qui ne louent leur progéniture que moyennant une forte garantie. L'enfant, une fois exposé au cours d'eau, le crocodile, attiré par ses cris, ne tarde pas à se montrer et à se ruer sur l'inoffensive créature. A ce moment, le chasseur tire, et le crocodile, percé de part en part, expire sur-le-champ.

Il n'empêche que voilà un sport bien singulier, et il faut que les Cinghalais aient une confiance illimitée dans l'adresse du chasseur, ou que chez eux le sentiment de la famille ne soit pas développé au même point que chez leurs frères d'Europe.

AVRIL

ORIGINE DE CE MOT.—POURQUOI CE NOM AU 4^e MOIS DE L'ANNÉE.—AVRIL ET LES ANCIENS.—POISSON D'AVRIL

L'étymologie de ce mot est fort simple : il vient du verbe latin *aperire*, ouvrir; et, en effet, sous tous les climats, du moins à peu d'exception près, la terre, à cette époque, paraît s'ouvrir aux douces influences de l'air et du soleil, pour laisser sortir de son sein cette sève vivifiante qui ranime les plantes et doit bientôt rendre aux campagnes leur parure.

Dans leur usage de tout personnifier, les anciens représentaient avril sous la figure d'un jeune homme couronné de myrte, et qui semblait danser au son des instruments; près de lui était une cassolette d'où la fumée de l'encens s'exhalait, et dans sa main un flambeau.

Avril ramène chaque année une sorte de plaisanterie à laquelle peu de personnes ont échappé même dans les collèges, et dont il est assez difficile de préciser l'origine : nous voulons parler des poissons d'avril.

Les uns prétendent que le roi Louis XIII faisant garder à vue, dans le château de Nancy, un prince de Lorraine dont la fidélité lui était suspecte; le prisonnier parvint à tromper la vigilance de ses gardiens, et se sauva le premier avril, en traversant la Meurthe à la nage; ce qui fit dire aux Lorrains que c'était un poisson qu'on avait donné à garder aux Français.

D'autres croient que poisson d'avril dérive par corruption de passion d'avril, vu que c'est dans ce mois que tombe le plus souvent le vendredi saint, et que la singulière coutume d'envoyer d'un endroit à un autre ceux dont on veut ainsi se moquer, n'est qu'une grotesque allusion aux marches et aux contremarches que les juifs firent faire à Notre-Seigneur Jésus-Christ avant de le crucifier.

Nous préférons, sous tous les rapports, la première opinion; car, d'après la seconde, cet usage serait un abus impie d'un souvenir douloureux et sacré.

OSCAR.

On a rarement l'autorité en main sans en abuser.—M^{me} de STAEL-DELAUNAY.

LA SCIENCE AMUSANTE



LA CUILLER RÉFLECTEUR

Voulez-vous, en cas de mal de gorge, éclairer vivement le fond de la bouche de votre enfant? Voici un moyen rapide d'avoir sous la main une source de lumière très intense :

Tenez une cuiller contre une bougie, la partie creuse tournée vers la flamme, et vous aurez ainsi un excellent *réflecteur*, vous permettant de concentrer les rayons lumineux et de produire, au fond de la gorge que vous voulez examiner, un éclairage suffisant.

Une cuiller d'argent vous permettra aussi d'étudier les curieuses propriétés des miroirs courbes. Présentez la partie creuse devant votre figure, vous vous y verrez la tête en bas, dans ce *miroir concave*; tournez la cuiller et la partie bombée constituant un miroir convexe, vous montrera une figure très allongée, droite cette fois, mais tournant à la caricature; en approchant progressivement votre figure de la cuiller, vous verrez votre nez atteindre les proportions les plus réjouissantes.

LES PREMIERS SOINS

CORPS ÉTRANGERS DANS L'ŒIL

Symptômes.—Des cils, des grains de poussière, des fragments de bois, de fer, de paille, d'ongle, etc., quand ils s'introduisent dans l'œil, irritent les membranes si délicates de cet organe, en y déterminant une vive inflammation, surtout quand ils sont durs et que leur forme est anguleuse. Les accidents sont d'autant plus graves et la douleur d'autant plus intense que le corps étranger aigu ou tranchant s'est implanté plus profondément dans les tissus de l'œil.

En attendant le médecin.—S'assurer d'abord si le corps est mobile ou enchassé, et pour cela entr'ouvrir les paupières. Dans ce but, on place à plat le pouce sur la paupière inférieure, l'extrémité du doigt indicateur sur la supérieure, et, en écartant doucement les doigts, on entraîne les paupières qui s'entr'ouvrent. Si le corps est mobile et inerte (grain de poussière, cil, etc.), il suffit de faire incliner la tête, et en exerçant une compression avec le bout du doigt entre l'œil et la racine du nez, on fait clignoter les paupières; les larmes arrivent en abondance et suffisent ordinairement pour procurer un grand soulagement.

PRIMES DU MOIS DE MARS

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de MARS, a eu lieu le 7 avril, dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix,	No.	32,265.....	\$50
2e prix,	No.	15,939.....	25
3e prix,	No.	33,189.....	15
4e prix,	No.	39,245.....	10
5e prix,	No.	33,458.....	5
6e prix,	No.	15,894.....	4
7e prix,	No.	22,993.....	3
8e prix,	No.	25,149.....	2

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

748	5,924	13,541	20,222	28,466	35,322
775	5,990	14,456	20,300	28,696	35,451
1,105	6,194	14,701	20,812	29,350	35,516
1,260	6,247	14,954	21,356	30,929	36,191
1,718	6,471	15,685	21,471	31,416	36,628
1,792	8,071	16,688	22,393	31,961	36,821
2,472	8,237	16,824	22,548	32,316	37,428
2,757	8,416	17,437	24,857	32,613	38,107
28,43	8,923	17,688	25,203	32,897	38,161
3,529	9,711	17,881	25,591	33,364	38,203
4,266	10,361	19,098	25,864	34,012	38,511
4,338	10,540	19,621	26,781	34,059	38,857
4,409	11,210	19,905	27,219	34,341	39,233
5,005	12,814	19,995	27,640	34,877	39,494
5,243	13,331				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de MARS, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. F. Béland, No 264, rue Saint-Jean, Québec.

LA MODE PRATIQUE

MODÈS NOUVELLES

Le manteau.—Je trouve que l'on s'occupe chaque saison beaucoup trop tôt du renouvellement de sa garde-robe. Les nouveautés ne "sortent" jamais si prématurément.

Ainsi, pour être sincère, je dois constater qu'il n'y a rien d'absolument nouveau à signaler à mes lectrices. Tant mieux pour les femmes raisonnables qui se réjouiront de pouvoir porter leurs effets de l'an passé sans pour cela être *rococo*.—A celles qui désirent profiter des occasions que les grands magasins mettent en vente à cette époque de l'année, je dirai :—"Choisissez dans les catalogues illustrés ce qui peut vous plaire; tout est absolument moderne."

Maintenant, si vous désirez savoir ce qui se fait chez les grands spécialistes, les créateurs, en dehors des jaquettes, des visites, des mantelets, des redingotes,—je vous révélerai que le dernier genre est tout au manteaux longs, aux pelisses foncées, aux longues mantas à capuchon, aux dalmatiques de forme un peu théâtrale, aux vêtements à manches bizarres, très pointues, descendant jusqu'à terre, comme au moyen âge.—On emploie toujours les étoffes possibles, depuis la limousine jusqu'aux soieries brochées les plus riches. On double de soie voyante; on orne de passementeries lourdes, mélangées d'or.

Je ne recommanderai certainement pas ces vêtements à tout le monde; mais il est bon que quelques femmes obligées à un certain appareil sachent ce qui est vraiment élégant.

Je pense que l'on portera beaucoup d'écharpes cet été. C'est un rien, très commode, peu coûteux, que tout le monde est capable de faire à la maison. C'est agréable à porter pendant les chaleurs, car on *habille* un peu la taille sans couvrir les épaules.

Les petites mantas en tissus légers couverts de jais se maintiennent.

COUSINE JEANNE.

DÉCES.

En cette ville, le 7 courant, à l'âge de 21 ans, Adolphe Leroux, fils de M. Adolphe Leroux, marchand.

TOUJOURS LES SERVANTES!



— Et avec les gags, y a-t-il des espérances? Madame fera-t-elle une part à sa cuisinière dans son testament? C'est d'usage aujourd'hui.....

RECREATIONS DE LA FAMILLE

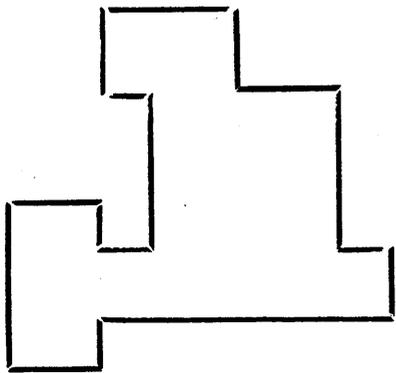
No 371.—ENIGME

Quand je suis éloigné de la femme que j'aime
Lui seul peut calmer mon ennui.
Il me sourit, il est plus beau que l'amour
Mais elle est plus belle que lui. [même]

No 372.—DOMINOS

Construire avec les 28 dominos une figure semblable au dessin ci-dessous.

Il faut que les 6, 5, 4, 3, 2, 1, 0, soient groupés par quatre et que les doubles soient placés autour de la figure dans leur ordre numérique, en commençant en haut et à droite par le double six.



SOLUTIONS :

No 367.—Une personne qui suit une autre personne.

No 368.—Le mot est : Nu-âge,
No 369.—Le colosse de Rhodes.

No 370.— V I N
I C I
N I L

ONT DEVINÉ :

Mlle Eliana Hubert, St-Gabriel; H. A. Dépocas, Valleyfield; Mlle Eugénie Cinq-Mars, Mlle Bernadette Greffard, Grand Slim, E. H. Duberger, Montréal; F. Huot, Soré, Jos. E. Glackemeyer, Mlle Marie-Louise Lamontagne, Mme Edm. Laffeur, Québec; O. Vermet, St-Janvier; Mlle Albertine Leduc, Côteau St-Louis; Mlle Eugénie Saint-Jean, Montréal; Mlle R. Roy, Ottawa; Albert Rouleaux, St-Paschal de Kamouraska.

RUBANS DE SOIE

Nos lecteurs qui désireraient recevoir (par la poste) un paquet élégant de Rubans extra fins de différentes largeurs et tous de nuances à la mode; excellents pour garnitures de Bonnets, Chapeaux, robes, ouvrages de fantaisie, colliers, etc., etc., peuvent faire une affaire magnifique, vu la facilité récente de la grande maison de gros Ribbon Manufacturing Co., en envoyant seulement 25 cents, en timbres poste, à l'adresse ci-dessous.

Comme prime spéciale, nous vous donnerons le double de valeur qu'aucune autre maison en Amérique, si vous nous envoyez les noms et l'adresse postal: de dix dames nouvellement mariées, en mentionnant le nom de ce journal. Aucun coupon n'a moins de une verge de longueur.

On rend l'argent si l'on n'est pas satisfait. Trois paquets pour 60 cents. Adresse: LONDON RIBBON AGENCY, Jersey City, N. J.

Grande Vente à Bon Marché

A LA NOUVELLE MAISON

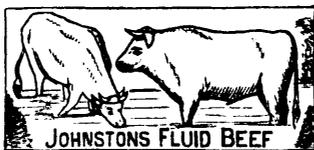
DUPUIS & LABELLE

Venant d'arriver un lot considérable de Broderies, Insertions, Dentelles, Cotons Jaunes, Cotons Blancs, Cotons Carreautés, grand choix d'Indiennes dans les bonnes qualités et les patrons les plus distingués, le tout pour être vendu à prix réduits et à UN SEUL PRIX, chez

DUPUIS & LABELLE

Coin des rues Sainte-Catherine et Jacques-Cartier, en face de la Banque d'Épargne

10540



LE JOHNSTON'S FLUID BEEF

RÉPOND AU GRAND BESOIN

Qui consiste à trouver une nourriture TRÈS FORTIFIANTE sous un petit volume.

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
18-RUE SAINT-LAURENT-18
MONTREAL

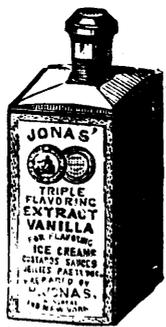
LISEZ :

SIDEBORDS en bois franc pour.....	\$10.00
SIDEBORDS en vieux hêtre pour.....	18.00
SIDEBORDS en cerisier pour.....	21.60
SIDEBORDS en noyer noir pour.....	24.30
SIDEBORDS en vieux chêne pour.....	29.70

N'achetez pas ailleurs avant d'avoir vu nos marchandises et nos prix. Une visite vous convaincra

WM. KING & CIE.,
NO 652 RUE CRAIG

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants:

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS: Huile de Castor en bouteilles de tout s grandeurs. Moutarde Française, Glycerine, Collefortes. Huile d'Olive en 1/2 pintes, pintes et pots. Huile de Foie de Mcrae, etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10-RUE DE BRESOLES-10

BUSINESS DES COIFFERS) MONTREAL

SIROP

Anti - Bronchite

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le foie et les poumons; fait expectorer sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE
2461, rue Notre-Dame, Montreal

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

AMELIORATION!

A la demande d'un grand nombre de personnes, nous avons ouvert un dépôt de la célèbre EAU DE ST-LEON chez M. A. Lefebvre, No 1834, rue Sainte-Catherine, où l'on pourra toujours s'en procurer au verre, par une pompe automatique et hydraulique, au prix modique de trois cents le verre.

F. MASSICOTTE & FRERE.

Rhumes, Toux, Asthme, Oppressions,

ETC., ETC.,

Gueris infailliblement par l'usage de

L'Elixir Pulmonaire Balsamique

PRÉPARÉE PAR

PICAULT & CONTANT

PHARMACIENS

1475-RUE NOTRE-DAME-1475

Frank Leslie's Illustrated, le plus des journaux illustrés anglais, publié aux Etats-Unis, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement: un an, \$4; six mois, \$2. S'adresser aux Nos 58 et 55, Park Place, New-York (E.-U.).

GANTS DE KID DENT'S 75c la paire
2 BOUTONS

BRETTES HYGIENIQUES 25c la paire
VRAIS GRUYOT

CHEZ DE LORIMIER

1700, rue Notre-Dame, 2me porte de l'église
Notre-Dame

Loterie Nationale!

Les tirages mensuels ont lieu
le troisième mercredi de
chaque mois

\$60,000

SERONT TIRÉS

LE 18 AVRIL PROCHAIN

COUT DU BILLET :

PREMIÈRE SÉRIE..... \$1.00
DEUXIÈME SÉRIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE,
Secrétaire

No 19, RUE SAINT-JACQUES
MONTREAL

SIGNES DE DANGER

BOUTONS, CLOUS, ROUGEURS

Mères! Mères! tous ces signes vous avertissent que de graves complications s'ensuivent si les causes: les mauvaises senteurs, les poisons du sang, etc., ne sont pas retirés.

L'EAU DE SAINT-LEON ne déçoit jamais.

Aucune préparation humaine ne l'égale, disent les plus sages.

Et tous les hommes, femmes ou enfants qui en ont fait l'usage l'attestent également. Elle retourne à la peau sa teinte naturelle, rosée et douce, en expulsant tous les germes de maladie.

Montréal peut nous en donner des milliers de preuves. A vendre, en gros et en détail, à 25 cents le gallon, à

La Compagnie d'Eau Saint-Léon

54, SQUARE VICTORIA

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

ANT. R. VALLEE

Marchand de timbres - poste pour collections
406, LAGAUCHETIERE, MONTREAL
Agents demandés

MAGASIN PITTORESQUE Parassant le
chaque mois. Rédacteur en chef: M. Edouard
Charbon, Bureaux: 29, Quai des Grands-Augustins,
Paris (France). Abonnements pour 1806:
Paris, 10 francs, départements, 12 fr. Union
postale, 15 fr.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for it IN NEW YORK.

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 14 avril 1888

PAULINE

PREMIÈRE PARTIE

LE VICOMTE DE CAVAROC—(Suite)

LASCARS porta les deux mains à son cou meurtri, et balbutia d'une voix rauque, effrayante, presque inintelligible :

—Je souffre horriblement... j'ai du feu dans la gorge... par grâce, par pitié, un verre d'eau...

—De la pitié! répliqua Laurent, misérable! vous n'en méritez aucune!

Le prisonnier poussa un long gémissement et prit l'attitude d'un homme dont l'agonie commence.

—Néanmoins, poursuivit le valet de chambre d'un ton plus doux, mes principes m'ordonnent de faire en toute occasion preuve d'humanité, même avec ceux qui sont indignes d'être des hommes! marmite, donnez à boire au scélérat...

Un immense gobélet, rempli d'eau fraîche, fut présenté à Lascars qui le vida d'un trait et parut ressentir un soulagement immédiat.

—Merci, murmura-t-il oh! merci! vous venez de faire une bonne action dont le ciel vous récompensera.

—C'est que vous êtes, interrompit Laurent avec indignation, osez vous bien parler du ciel!

—Pourquoi non? —Un tel mot, dans votre bouche, n'est-il pas un blasphème!

—Vous me traitez cruellement, monsieur, vous me condamnez sans merci, et sur de fausses apparences! murmura le prisonnier, je prie Dieu qu'il vous pardonne un jugement inique, comme je vous le pardonne moi-même...

—De fausses apparences! un jugement inique! répéta Laurent abasourdi de l'étrange attitude que semblait vouloir prendre le malfaiteur, mordu! vous nous la baillez belle! Sont-ce de fausses apparences, par hasard, qui nous persuadent que vous vous êtes introduit dans ce château, et jusque dans la chambre de madame la marquise, au milieu de la nuit, en brisant les serrures?

—Rien ne vous prouve que j'ai fait tout cela à mauvaise intention... répondit Lascars d'un ton persuasif.

Laurent donna sur la table qui se trouvait à côté de lui un coup de poing retentissant.

—Ah! c'est trop fort! s'écria-t-il, vos intentions! mort de ma vie! il n'y a pas besoin d'être sorcier pour les deviner! c'était le pillage... l'incendie, l'assassinat! osez-vous nier cela, coquin hypocrite que vous êtes? osez-vous nier cela?... Lascars leva les yeux vers le ciel.

—Dieu lit au fond des âmes, dit-il; lui seul est juste, parce que lui seul est infallible.

—Et sans doute, reprit le valet de chambre, c'était également à bonne intention que vous étiez muni de ces pistolets et de ce couteau?...

—Il n'est point défendu de veiller à sa sûreté personnelle?

—Et ces torches? les aviez-vous aussi pour votre sûreté personnelle?...

—Ne faut-il pas s'éclairer dans les ténèbres?

—Eh bien! continua Laurent qui trépignait de colère, puisque vous avez réponse à tout, nous allons entendre vos explications! Elles doivent être curieuses! Et d'abord, qui êtes-vous, s'il vous plaît?

—Un honnête homme méconnu.

—C'est facile à dire, mais c'est difficile à prouver.

—Peut-être...

—Les honnêtes gens ont un nom, les scélérats aussi, seulement ils le cachent, cachez-vous le vôtre?

—Jamais.

—Dans ce cas, vous ne ferez, je suppose, aucune difficulté de me l'apprendre.

—Aucune, lorsque toutefois je n'ignorerai plus à quel titre vous me faites subir un interrogatoire.

—Comment, à quel titre?

—Sans doute; je ne puis, vous le comprenez, me tenir aux ordres du premier venu. Etes-vous magistrat, juge, commissaire ou greffier?...

—Ainsi, s'écria Laurent avec un mécontentement manifeste, vous refusez de me répondre?...

—Très positivement.

—Prenez garde!

—Qu'ai-je à craindre de vous, monsieur le valet de chambre? riposta sèchement le baron: il me semble que mon sort n'est point entre vos mains.

Les domestiques du château se regardèrent les uns les autres, et se dirent à voix basse:

—Peut-être bien, après tout, cet homme-là n'est-il pas si coquin qu'il le paraît! Rien n'est capon comme un renard pris au piège! le pauvre diable est trop insolent pour être bien coupable.

Lascars s'aperçut à merveille de l'effet qu'il produisait sur la masse de ses auditeurs, et s'applaudit d'avoir atteint son but. Quant au valet de chambre, il reprit avec un redoublement d'importance et de dignité:

—Vous n'avez rien à craindre de moi, c'est vrai, dangereux scélérat, et c'est à d'autres qu'il appartiendra de vous juger et de vous punir, mais je suis seul chargé du soin de votre garde, et je vous jure que vous ne m'échapperez pas.

Lascars haussa les épaules.

—Ah! ça, dit-il, regardez-moi donc! est-ce que j'ai l'air d'un homme qu'un grand danger menace, et qui veut fuir devant ce danger?

—C'est ma foi vrai! pensèrent les valets: il semble tranquille comme un bon bourgeois qui n'a rien à se reprocher! C'est à n'y rien comprendre, et, pour sûr, tout ceci cache un mystère!...



Pauline prit la lanterne abandonnée par Nicolas et la souleva à la hauteur du visage de Lascars.—(Page 104, col. 3).

XXXVI

Le valet de chambre était assez intelligent pour s'apercevoir que, quoique le bon droit fût évidemment de son côté, il avait affaire à forte partie et perdait un peu de terrain à chaque réplique de son étrange interlocuteur. Ceci ne pouvait lui convenir. Il résolut donc de substituer immédiatement l'action au dialogue et de démontrer au prisonnier, par des preuves irrécusables, l'étendue de sa supériorité.

—Nicolas, dit-il à l'un des valets, tu as été matelot du roi, si j'ai bonne mémoire, avant d'entrer au service de M. le marquis?

—Oui, monsieur Laurent, répondit Nicolas, et fin gabier, je m'en flatte!

—Les matelots sont passés maîtres, à ce qu'on prétend, dans l'art de faire des nœuds très solides et très compliqués, reprit le valet de chambre.

—Quant à ce qui est de ça, monsieur Laurent, c'est la vérité vraie.

—Eh bien! mon garçon, tu vas me prouver que tu n'as point oublié ton ancien métier.

—Que faut-il faire?

—Prendre les cordes que voici et attacher les pieds et les mains de ce misérable.

—Ce sera bâclé vite et tôt, monsieur Laurent, et j'ose croire que vous serez content de moi.

L'ex-matelot se mit à la besogne sur-le-champ, et deux minutes lui suffirent pour entourer les poignets et les chevilles de Lascars d'un lacis inextricable de cordelettes.

—S'il se détache, fit-il ensuite avec l'accent d'un légitime orgueil, je prends volontiers l'engagement de me laisser pendre à sa place.

Le prisonnier était redevenu muet et sombre. Un pli profond se creusait entre ses sourcils, et ses lèvres se crispaient en un rictus sauvage.

—Ah! ça, mais, s'écria Laurent non sans quelque embarras, il me semble, Dieu me pardonne, que c'est vous qui me questionnez!

—Je vous questionne en effet, mais uniquement pour savoir s'il m'est possible de vous répondre, répliqua Lascars.

—Eh bien! non, je ne suis pas un juge.

—Le château dans lequel je me trouve, reprit le baron, appartient, je le sais, à très haut et très puissant seigneur le marquis d'Hérouville. Je ne connais pas ce gentilhomme. Est-ce à lui que j'ai l'honneur de parler?...

—Scélérat! répondit-il avec une dignité capable d'imposer silence aux rieurs, apprenez que je suis le propre valet de chambre de madame la marquise, qui daigne m'accorder toute sa confiance.

Lascars salua d'un air de politesse ironique.

—Je respecte comme je le dois, dit-il, le valet de chambre de madame la marquise; mais, malgré la grande position sociale et l'honorabilité reconnue d'un si haut personnage, je lui demanderais la permission d'attendre que le marquis d'Hérouville, ou le magistrat aux mains duquel je serai vraisemblablement remis sous peu, juge convenable de me questionner.

—Voilà qui va bien, reprit Laurent, et maintenant, mes amis, nous allons le mettre en lieu sûr.

—Faut-il le descendre dans l'une des caves du château ? demandèrent les valets.

Laurent secoua la tête.

—La résidence seigneuriale de Port-Marly ne doit point être transformée en prison pour des brigands de cette espèce... répondit-il ; les caves sont faites pour les vins généreux et non pour les voleurs... D'ailleurs, j'ai mieux que cela...

Un frémissement de curiosité courut dans l'assistance.

—Oui, pardieu !... j'ai mieux que cela !... reprit Laurent : nous allons transporter ce coquin à la glacière !...

—A la glacière !... à la glacière !... s'écrièrent les valets en riant ; il s'y conservera bien au frais !

Laurent mit dans ses poches les pistolets doubles de Lascars. Il détacha une clef massive, accrochée contre la muraille avec beaucoup d'autres à un tableau chargé d'indications, il prit une lanterne allumée et il se dirigea vers la porte de sortie en disant :

—Suivez-moi, et que deux d'entre vous se chargent du brigand !

La glacière se trouvait située près de l'extrémité des parterres, à deux cent cinquante ou trois cents pas du château et sous l'ombrage d'un épais massif d'ormes gigantesques. C'était un petit pavillon d'apparence rustique, coiffé d'un toit de chaume en forme de champignon, faisait fabriquer dans le paysage, et destiné, ainsi que l'indiquait son nom, à conserver, malgré les chaleurs de l'été, la provision de glace des châtelains de Port-Marly. Le château étant resté désert pendant plusieurs années, après la mort de l'oncle de Tancrede, on avait négligé de donner des soins à un approvisionnement inutile, et au moment où se passaient les faits que nous racontons, la glacière ne contenait pas un seul morceau de glace. Inutile d'ajouter que le petit bâtiment dont il s'agit n'avait aucune fenêtre et une porte unique située au nord. Laurent ouvrit cette porte, et, sa lanterne à la main, pénétra le premier dans l'intérieur du pavillon. Cet intérieur formé d'une seule pièce, basse et ronde, était entouré d'un quadruple rang de pailleçons très épais. Un escalier pratiqué au point central conduisait à une salle souterraine, voûtée, dallée, parfaitement sèche et d'une remarquable fraîcheur.

—Il faut en toute chose de l'humanité ! reprit Laurent, fidèle à sa devise, jetez un pailleçon dans la salle basse et couchez le prisonnier sur ce pailleçon.

Cet ordre reçut une exécution immédiate ; le baron, frémissant de rage, fut descendu dans le cachot improvisé qui ne le cédait en rien aux plus sombres cabanons du grand et du petit château.

—A merveille ! s'écria le valet de chambre, voilà notre malfaiteur en lieu sûr ! Il ne s'agit plus maintenant que de faire bonne garde, et j'ose espérer que M. le marquis, à son retour de Versailles, n'aura que des éloges à nous donner...

—Nicolas et Baptiste, dit-il ensuite, avancez à l'ordre !

Les deux domestiques interpellés s'approchèrent du valet de chambre, qui continua :

—Je vais vous donner une grande preuve de confiance, mes camarades... c'est à vous que je confie l'honneur de veiller sur le prisonnier. Distinguez-vous dans l'accomplissement de cette mission, et ne suivez pas l'exemple funeste des deux aides-jardiniers qui ont manqué à tous leurs devoirs et seront congédiés sans miséricorde au point du jour.

—Soyez tranquille, monsieur Laurent ! s'écrièrent avec un élan de zèle Baptiste et Nicolas ; nous aurons l'œil ouvert !...

—Voici la consigne : toi, Nicolas, prends ce pistolet double et ce coutelas, dépouilles opimes du scélérat, prends aussi la lanterne pour t'éclairer et assieds-toi sur la plus haute marche de l'escalier. Ce poste est incomparable ; d'ici tu vois le brigand et aucun de ses mouvements ne peut t'échapper... Si, par impossible, il venait à bout de rompre ses liens et tentait de fuir, n'hésite pas un seul instant, mon garçon, et brûle-lui la cervelle !... Je prends la chose sur moi... tu m'entends ?...

—Je vous entends le mieux du monde, monsieur Laurent, répondit Nicolas avec un gros rire, et je le ferai comme vous le dites, mais quant à ce qui est de briser ses liens, ça lui est défendu, au scélérat !... les cordes sont neuves et solides... un taureau ne viendrait point à bout de les rompre ! Je ne parle pas de détacher les nœuds... j'y ai mis la main, c'est tout dire... le diable, s'il les voulait défaire, y perdrait son latin.

—Ainsi, tu réponds de cet homme ?

—Sur votre tête, monsieur Laurent !...

—J'aimerais mieux t'entendre en répondre sur la tienne...

—Fait de parler, monsieur Laurent, pour témoigner que je prends la responsabilité de la chose, et que vous pouvez dormir sur vos deux oreilles !...

—Et moi ? demanda Baptiste, aurai-je une consigne aussi ?...

—Tu en auras une, mon garçon, et elle sera encore plus simple, si c'est possible, que celle de ton camarade... Voilà le second pistolet ; tu te tiendras en dehors de la glacière, adossé contre la porte, et non-seulement tu ne laisseras entrer personne, mais, en outre, tu ne permettras à personne de s'approcher... Est-ce compris ?

—Oui, monsieur Laurent, s'il vient quelqu'un, je crierai : Au large ! et si c'est un malintentionné, je ferai feu de mon pistolet.

—C'est parfaitement cela, mon garçon.

Satisfait de l'intelligence des deux sentinelles commises par lui à la garde du prisonnier, le valet de chambre quitta la glacière et regagna le château, accompagné du reste de la valetaille. Nicolas, pénétré de l'importance de ses fonctions, assis sur la plus haute marche de l'escalier, ainsi que le lui avait ordonné Laurent, la lanterne à côté de lui, le pistolet double à portée de sa main droite, le coutelas à portée de sa main gauche, sifflottait du bout des lèvres l'air de *Marlborough*, et ne perdait pas de vue le prisonnier étendu au-dessous de lui dans une obscurité presque complète et semblable à une masse inerte et sombre. Un quart d'heure environ se passa ainsi, puis Lascars fit un mouvement brusque, et, malgré les entraves qui le paralysaient, il vint à bout de se mettre sur son séant.

—Eh ! l'homme !... cria tout aussitôt Nicolas en saisissant le pistolet, bougez pas !... Je réponds de vous, et, si vous ne vous tenez point tranquille, je vous prévient qu'il vous arrivera malheur !...

—Mon ami, balbutia Lascars d'une voix gémissante, mon ami, écoutez-moi.

—Je ne suis pas l'ami d'un brigand !... interrompit Nicolas, et je n'ai rien à écouter... Dormez donc, je vous le conseille, ou si vous tenez à parler, faites la conversation avec vous-même, mais assez bas pour que je ne puisse vous entendre...

Lascars grinça des dents et tordit ses mains sous les cordes qui les unissaient étroitement. Cet accès de colère dura peu. Le baron reprit courage, malgré le rude accueil de son gardien, et, après un silence, il continua :

—Je comprends ce qui se passe dans votre âme... Vous me regardez comme un scélérat, et la seule pensée de m'écouter et de me répondre vous irrite et vous indigne... Jeune homme, cette indignation vous fait honneur... elle prouve combien vous êtes honnête !... je l'admire du fond du cœur ! elle redouble l'intérêt que vous m'inspirez.

—Je vous inspire de l'intérêt, moi !... s'écria Nicolas.

—Un intérêt profond...

—Est-ce donc, reprit le valet d'un ton moqueur, est-ce donc parce que j'ai si bien attaché les cordes qui vous lient ?...

—C'est parce que vous remplissez votre devoir, en toutes choses, franchement, loyalement, consciencieusement... On vous a donné l'ordre de me lier, vous avez obéi !... On vous a donné l'ordre de veiller sur moi, vous le faites !... On vous a enjoint de me tuer si je cherchais à fuir, et vous me brûleriez la cervelle, j'en suis sûr, sans scrupule et sans remords...

—Vous en pouvez jurer hardiment !... répliqua Nicolas, pour nous autres, M. Laurent représente les maîtres... Or, il a pris la chose sur lui, et je ne connais que ma consigne...

—Bravo jeune homme ! honnête jeune homme ! dit Lascars avec un enthousiasme merveilleusement joué. Ah ! vous êtes une admirable nature,

une nature que la corruption du siècle n'a point effleurée ! vous avez conservé les rudes et grandes vertus du marin qui vit sous l'œil de Dieu, sur le pont du navire ! Ainsi, ma confiance en vous est sans bornes et je vous en donnerai bientôt des preuves...

Ici, Nicolas se sentit mordu par une curiosité presque irrésistible. Les paroles du prisonnier l'intriguaient au delà de toute expression, mais il devinait vaguement qu'il manquerait à son devoir en entamant un long entretien avec l'homme dont la garde lui était confiée. Une lutte s'engagea entre la curiosité et le devoir, cette lutte fut courte, la curiosité l'emporta. Cependant, avant de céder, il fit une dernière tentative de résistance, et il répondit :

—Je n'ai besoin ni de votre intérêt, ni de vos preuves de confiance, et vous pouvez les garder pour vous...

Lascars comprit à merveille que cette rebuffade était le cri suprême de la conscience expirante. Il ne s'en inquiéta point et il poursuivit :

—Vous étiez présent à l'interrogatoire, ou plutôt à la tentative d'interrogatoire que le valet de chambre de madame la marquise d'Hérouville a tenté de me faire subir...

—J'étais présent comme tous les autres, murmura Nicolas.

—Ce valet, continua Lascars, ce Laurent n'est qu'un pauvre être vaniteux et nul !... Gonflé d'un sot orgueil par la faveur des maîtres, il se croit quelque chose et fait niaisement la roue comme un dindon qui se pavane.

—Ah ! quant à ça c'est vrai tout de même ! s'écria Nicolas en riant avec une satisfaction profonde. Que voulez-vous ? à tous les étages de la société, le cœur de l'homme est fait de la même façon.

—Ainsi, j'ai refusé de répondre, reprit le prisonnier, mais je suis prêt à vous révéler ce que je n'ai pas voulu lui dire.

XXXVII

—Eh ! quoi, fit vivement Nicolas, vous dévoileriez pour moi le mystère de votre présence au château ?

—Oui, murmura le prisonnier.

—Vous me révéleriez pourquoi vous vous étiez introduit dans l'appartement et dans la chambre à coucher de madame la marquise, et vous me démontreriez qu'il n'y avait point en vous de mauvaises intentions d'incendie, de pillage, d'assassinat ?...

—Assurément, je vous démontrerai tout cela...

—Diable ! s'écria Nicolas, je crois que ce sera difficile !...

—Beaucoup moins que vous ne le pensez.

—Faites-le donc, je consens à vous prêter une oreille attentive.

—Vous me comblez de joie, bon jeune homme, mais la fatigue m'accable, ma voix épuisée ne saurait monter jusqu'à vous sans me contraindre à de pénibles efforts. Prenez pitié de ma situation cruelle, et, je vous le demande, au nom de l'humanité, rapprochez-vous un peu de moi.

Nicolas fit une grimace expressive.

—Me rapprocher de vous, dit-il ensuite, grand merci ! Grâce à Dieu je ne suis point assez nigaud pour me jeter dans la gueule du loup quand rien ne m'y force, et vous ne n'avez pas encore démontré que vous êtes un honnête homme injustement soupçonné.

—Que craignez-vous donc ?

—Je n'en sais rien, mais la défiance est la mère de la sûreté, et je me défie, à tout hasard.

—Eh ! que pourrais-je contre vous ? En admettant que je sois un monstre de duplicité et d'hypocrisie, quel piège me serait-il possible de vous tendre ? Mes mains sont attachées, et les nœuds sont solides, puisque c'est vous qui les avez faits.

—C'est vrai, murmura Nicolas en réfléchissant, je ne cours aucun risque, et je puis me hasarder sans imprudence.

En même temps, toujours muni du pistolet double, il descendait les marches de l'escalier et s'asseyait sur la dernière. Une distance de cinq ou six pas, tout au plus, le séparait alors de Lascars.

—Maintenant, dit-il, vous pouvez parler aussi bas que cela vous conviendra, j'ai de bonnes

oreilles et je ne perdrai pas une syllabe, je vous conseille seulement d'aller droit au but, d'une minute à l'autre M. Laurent peut revenir faire sa ronde, et je n'ai point envie d'être surpris si près de vous... d'ailleurs les paroles inutiles ne font qu'embrouiller les affaires, et, en toutes choses, il qu'embrouiller les affaires, et, en toutes choses, il n'y a qu'un mot qui serve ! dites ce mot ! si vous n'êtes pas un voleur, qu'est-ce que vous êtes ?

—Je suis un ambassadeur, répondit gravement Lascars.

Nicolas se mit à rire aux éclats.
—Un ambassadeur ! s'écria-t-il, vous ! sous ce costume ! allons, allons, monsieur le brigand, je commence à comprendre que vous vous moquez de moi depuis un quart d'heure.

—Je vous répète que je suis un ambassadeur, reprit le baron, ou, si vous l'aimez mieux, un émissaire fidèle et dévoué de l'un des plus anciens et les plus chers amis de votre maîtresse, madame la marquise d'Hérouville.

—Il faut que cet ancien ami de notre maîtresse soit bien pauvre, répliqua Nicolas, pour habiller de semblables loques les gens qu'il envoie en mission.

—Ces loques sont un déguisement.
—Soit ! je le veux bien, quoique le déguisement me semble bizarre !... Bref, vous vous prétendez chargé d'un message ?...

—D'un message de la plus haute importance, duquel dépendent le repos et le bonheur à venir de madame la marquise.

—Comment donc se fait-il que lorsqu'on vous a fouillé, tout à l'heure, dans les cuisines, on n'ait trouvé sur vous ni lettre, ni billet ?...

—Il est des choses qu'on ne doit jamais écrire, le message est verbal.

—Et vous vous êtes introduit, à minuit, en forçant les portes, dans le but unique de le communiquer à madame ?...

—Je n'avais pas le choix des moyens. Il me fallait parler à la marquise, lui parler sans retard, avec le plus complet mystère. J'ai pris un parti hasardé, dangereux, mais qui, après tout, pouvait réussir, et sans doute aurait réussi, sans la mauvaise chance qui s'est déclarée contre moi à l'improviste.

—Qu'avez-vous donc de si mystérieux à apprendre à madame la marquise ?...

—Ceci n'est pas mon secret et vous êtes trop loyal pour ne pas comprendre que je ne puis vous le révéler.

—Bien, bien, dit Nicolas, mais il me semble que notre maîtresse a mis peu d'empressement à vous entendre, puisqu'au lieu d'écouter votre message elle a sonné de toutes ses forces et crié à l'aide de tous ses poumons.

—Ceci est fort simple, répliqua Lascars, madame la marquise s'est éveillée au moment où j'allais l'éveiller moi-même avec précaution... la frayeur qui s'emparait d'elle ne lui a point permis de m'entendre. Elle m'a pris pour un malfaiteur, pour un assassin peut-être. Elle a perdu la tête, et, s'élançant sur moi, elle m'a saisi à la gorge. Le respect m'empêchait d'employer la violence pour me dégager, l'épouvante prêtait des forces irrésistibles aux faibles mains d'une femme, j'ai cru mourir, j'ai perdu connaissance, lorsque je suis revenu à moi-même, j'étais prisonnier, et entouré de monde. Vous savez le reste.

Nicolas réfléchit pendant quelques secondes, puis il se mit à hocher la tête d'une façon significative. Cette manifestation inquiétante ne pouvait échapper au baron dont les regards investigateurs étudiaient le visage et les gestes de son gardien.

—Est-ce que vous ne me croyez pas ? demanda-t-il vivement.

—Ma foi, non !... répondit Nicolas. Avec la meilleur volonté du monde, cela m'est tout à fait impossible...

—Pourquoi ?

—Mais d'abord, parce que votre récit est incroyablement, et cette raison en vaut bien une autre, ensuite, parce qu'une idée m'est venue ; depuis un instant je me demande dans quel but vous m'avez raconté tout cela... et j'avoue que je ne le trouve point...

—Dans quel but !... s'écria Lascars.

—Oui.
—J'attendais cette question, jeune homme, et j'y vais répondre d'une façon triomphante... je

vous ai accordé ma confiance dans le but de faire votre fortune.

Nicolas tressaillit sur la marche de pierre qui lui servait de siège.

—Ma fortune !... répéta-t-il, peste ! je voudrais vous croire... par malheur vous n'avez guère la mine d'un homme qui fait la fortune des autres.

—Il ne faut jamais se fier à l'apparence !... dit sentencieusement Lascars.

—C'est vrai, à quel propos m'enrichiriez-vous, moi que vous ne connaissez pas ?

—Je vous enrichirai pour vous récompenser d'un service immense que j'attends de vous.

Nicolas sentit redoubler son incrédulité primitive.

—Ah ! ah !... dit-il en ricanant, c'est fort bien ! je vous vois venir !... vous me prenez pour un imbécile, et vous allez m'offrir une grosse somme si je vous donne la clef des champs... Pas trop mal inventé, monsieur le brigand. Donc, cherchez ailleurs quelque dupe et ne me traitez plus comme un sot !...

—Jeune homme, vous vous lancez trop vite dans le champ des suppositions, répliqua Lascars, la crainte d'être trompé vous égare !... je n'ai rien de pareil à vous demander... si vous me faisiez en ce moment l'offre de la liberté, je refuserais...

Nicolas resta stupéfait.

—Ah ! ça, définitivement, demanda-t-il, qu'est-ce que vous attendez de moi ?

—Le salut de votre maîtresse.

—Madame la marquise court donc un danger ?

—Un danger immense et que seul je puis prévenir...

—Comment ?

—En ayant avec elle un entretien, cette nuit même...

—Un entretien avec notre dame !... s'écria Nicolas, et cette nuit, encore !... allons, l'homme, vous devenez fou !... vous savez bien que c'est impossible !...

—Non, cent fois non, ce n'est point impossible ! il faut que ce soit, et cela sera, si véritablement, comme vous le dites, vous êtes dévoué à la marquise d'Hérouville ?...

—Je donnerais mon sang pour elle !... elle est si bonne notre dame...

—Alors vous n'hésitez pas.

—Voyons, parlons raisonnablement. De quelle façon cet entretien pourrait-il avoir lieu, à moins que je ne vous lâche, et je ne vous lâcherai pas, tenez-le pour certain ?...

—La marquise viendra me trouver ici, répondit Lascars d'un ton ferme.

Nicolas haussa les épaules et regarda le baron avec une sorte de pitié. Il commençait à se persuader que le captif avait bien réellement perdu la tête.

—Allez toujours... murmura-t-il, on ne peut empêcher un fou de débiter ses folies.

—Écoutez, reprit Lascars, vous allez avoir la preuve immédiate que j'ai tout mon sens et que, depuis le commencement de cet entretien, je ne vous ai pas dit un mensonge.

—Je suis curieux de savoir comment vous me prouvez ça.

—Où est le couteau que vous a donné le valet de chambre ?

—Il est en haut de l'escalier.

—Allez le chercher.

Nicolas obéit et revint avec l'arme tranchante enlevée à la ceinture de Lascars.

—Soulevez ma souquenille, continua ce dernier, et coupez les boutons de la veste informez qu'elle recouvre, il y en a dix, chacun de ces boutons contient un louis d'or de quarante-huit livres.

—Diable ! mais cela fait un assez joli magot ! s'écria Nicolas.

—Ces dix louis d'or, je vous les donne à l'instant, poursuivit le prisonnier, et je vous promets une somme dix fois plus forte, si vous consentez à me venir en aide, sans engager votre responsabilité, sans manquer à un seul de vos devoirs, et en servant en même temps votre maîtresse, madame la marquise d'Hérouville.

XXXVIII

—Vous me donnerez ces dix doubles louis !... murmura Nicolas dont la stupeur nous paraît plus facile à comprendre qu'à décrire.

—Ils sont à vous, répondit Lascars, prenez-les.

—Et ce n'est pas de la fausse monnaie ?

—Je vous le jure ! d'ailleurs, rien ne vous empêche de vous en assurer cette nuit même.

—Et vous m'en promettez dix fois autant ?

—Oui.

—Alors, si, comme vous le dites, je puis vous servir sans me compromettre et sans manquer à aucun de mes devoirs, je serais bien sot de refuser pareille aubaine, que faut-il faire ?

—Me procurer le moyen d'écrire un billet.

—A qui ?

—A madame la marquise.

—J'ai justement dans ma poche un vieux portefeuille, on peut en détacher une page.

—C'est tout ce qu'il faut, hâtez-vous.

Nicolas se gratta l'oreille.

—Mais j'y songe, reprit-il avec embarras, il se présente une difficulté...

—Légère, sans doute ?...

—Oh ! que nenni ! je la crois même insurmontable...

—Laquelle ? demanda le baron non sans inquiétude.

—Pour écrire, il faut avoir les mains libres, et les vôtres ne le sont pas.

—N'est-ce que cela ?

—C'est bien assez !...

—Il dépend de vous que la difficulté disparaisse, détachez pendant un instant les cordes qui me lient...

Nicolas fit un haut-le-corps, accompagné d'une grimace des plus expressives.

—Ah ! pour cela, s'écria-t-il ensuite, non ! cent fois non ! mille fois non !... j'aimerais mieux rendre les dix louis.

—Pourquoi donc vous cabrer ainsi à propos d'une chose tellement simple ? avez-vous peur de moi ?

—Oui, pardieu, j'en ai peur ! Tout ce que vous venez de me dire peut fort bien n'être qu'un prétexte pour ravoire la liberté de vos mains et pour en abuser en me tordant le cou.

Lascars haussa les épaules.

—Si telle est en effet votre pensée, répliqua-t-il, prenez vos précautions, mettez-moi dans l'impuissance de vous nuire.

—Comment ?

—C'est facile, déchirez une page de votre portefeuille et placez-la sur mes genoux avec un crayon. Détachez ensuite mes mains, et tandis que j'écrirai, tenez-vous à deux pas de moi, le pistolet braqué sur ma tête, prêt à me brûler la cervelle si je fais un mouvement suspect. De cette façon vous tiendrez ma vie et vous n'aurez aucun risque à courir.

Après quelques secondes de réflexion, Nicolas trouva cette proposition acceptable. Il prépara la feuille de papier et le crayon ; il dénoua les cordes qui serraient les poignets engourdis du captif, puis, effleurant presque du double canon de son pistolet les cheveux de ce dernier, il lui dit :

—Vous voilà satisfait ! maintenant, dépêchez-vous !

Le baron ne demandait qu'à faire vite. Il saisit avidement le crayon et il traça les lignes suivantes, en déguisant son écriture de manière à la rendre méconnaissable :

« Madame la marquise, au nom des événements accomplis à Aix-la-Chapelle, au nom du baron Roland de Lascars, au nom de tous les souvenirs du passé, il faut que je vous parle, j'ai à vous révéler un secret d'où dépendent votre repos, votre bonheur, l'avenir du marquis d'Hérouville et celui de vos deux enfants. Si vous voulez éviter un immense scandale, si vous voulez détourner de vous une infortune irrémédiable, accordez-moi, sans perdre une minute, l'entretien que je sollicite. »

Lascars plia ce billet assez adroitement pour qu'il fût impossible de le déplier sans trahir une curiosité indiscrete, puis il dit à Nicolas :

—J'ai fini... voici mes mains vous pouvez m'attacher de nouveau.

—Et maintenant ? demanda le valet, lorsqu'il eut resserré les nœuds.

—Maintenant, répondit le baron, faites parvenir cette lettre à votre maîtresse.

—Vous êtes donc bien certain du résultat qu'elle doit produire ?

—Autant que je le suis d'être votre prisonnier.

—Et j'agirai dans l'intérêt de madame la marquise ?...

—Vous acquerez des droits à sa reconnaissance éternelle.

—Alors je porterai ce papier moi-même.

—Digne jeune homme, s'écria Lascars, votre récompense ne se fera point attendre !

Nicolas y comptait bien ! Il prit le billet ; il regagna la partie supérieure de la glacière, il appela Baptiste, qui montait la garde au dehors, à côté de la porte, et lui transmit la consigne de veiller à sa place sur le captif et de le tuer sans miséricorde s'il cherchait à s'enfuir ; ensuite, un peu inquiet, malgré tout, de l'immense responsabilité qu'il assumait sur sa tête, il prit le chemin du château, avec le plus grand désir de ne point rencontrer Laurent, auquel il faudrait donner des explications embarrassantes.

Ce désir fut réalisé et Nicolas arriva sans encombre jusqu'à l'appartement de Pauline. Une des femmes de chambre le reçut dans le salon d'attente.

—Qu'est-ce que vous voulez ? lui demanda-t-elle

—Je voudrais parler à madame la marquise.

—Cette nuit ! s'écria la camériste.

—Tout de suite.

—C'est impossible.

—Pourquoi ?

—Madame est très souffrante. Elle vient d'avoir une crise nerveuse. Elle ne peut recevoir ni vous ni personne.

—Il faut cependant que je la voie, fit le valet avec insistance, je suis chargé pour elle d'une communication de la plus haute importance.

—Eh bien ! mon garçon, revenez quand il fera jour.

—Quand il fera jour, il sera trop tard, répliqua Nicolas.

—Puisque la chose semble si pressée, dites-moi donc de quoi il s'agit et je m'acquitterai de votre commission auprès de madame.

—Je n'en ferai rien, c'est un secret.

—Madame la marquise n'a point de secrets, répondit sèchement la femme de chambre, et, si elle en avait, vous n'en seriez pas le confident. Décidez-vous donc à parler, ou allez-vous-en, car, je vous le répète, madame ne vous recevra certainement pas.

Nicolas comprit qu'il ne pouvait lutter contre la suprême importance d'une camériste favorite. Il prit son parti d'un air assez piteux, et, tirant de sa poche le billet du baron, il le tendit à la femme de chambre en disant :

—Pour madame.

—De quelle part ?

Cette question fournit à Nicolas l'occasion de prendre sa revanche :

—Madame le verra sans doute en lisant ... répliqua-t-il, les affaires de madame ne regardent que madame. Souvenez-vous seulement que c'est pressé et que j'attends la réponse.

—C'est bien, murmura fort aigrement la camériste en franchissant le seuil de la chambre à coucher.

Pauline, étendue sur une chaise longue, et pâle comme une morte, ne parvenait point à se remettre des émotions terribles qu'elle avait subies. Ses nerfs tendus à se rompre, la faisaient cruellement souffrir et le moindre bruit lui causait des tressaillements douloureux.

—Un des valets du château vient d'apporter cette lettre pour madame la marquise, dit la femme de chambre en s'approchant de sa maîtresse, je lui ai demandé de quelle part... il a refusé de me répondre.

Pauline prit machinalement le billet de Lascars ; elle le déplia et ses yeux se fixèrent sur son contenu d'une façon distraite, mais à peine eut-elle lu les premiers mots que ses pupilles se dilatèrent et que son visage offrit une indicible expression destupeur et d'effroi. Elle dévora les quelques lignes tracées par le baron, et tout son corps se prit à trembler comme celui des fiévreux de la campagne de Rome, quand la *mal'aria* fait couler son poison mortel dans le sang appauvri de leurs veines.

—Mon Dieu ! s'écria la camériste, à qui ces symptômes inquiétants n'échappèrent point, mon Dieu ! est-ce que madame la marquise se trouverait plus souffrante ?

Pauline ne répondit pas, elle ne sembla même point entendre ; au bout de quelques secondes, elle demanda d'une voix presque éteinte :

—Où est le valet qui vous a remis ce billet ?...

—Dans le salon d'attente de madame la marquise...

—Qu'il vienne...

—Vous pouvez entrer, Nicolas... madame la marquise veut vous voir... dit la camériste en ouvrant la porte.

Le jeune homme fit une entrée triomphante. Pauline reprit, en se tournant vers ses femmes :

—Passez dans le cabinet de toilette... je vous rappellerai lorsque j'aurai besoin de vous...

Nicolas accompagna d'un regard moqueur la sortie des caméristes. Ce regard signifiait clairement :

—Chacun son tour ! le mien est venu... on ne me recevrait pas, disiez-vous, et voici qu'on vous congédie pour rester avec moi !...

Pauline avait été brisée par les précédentes émotions. L'émotion nouvelle et foudroyante que lui envoyait sa mauvaise étoile parut la galvaniser. Elle quitta sa chaise longue, et se tenant debout devant Nicolas qui gardait une attitude respectueuse, elle lui dit :

—Répondez vite... qui vous a donné cette lettre pour moi ?...

—Madame la marquise, c'est le prisonnier.

Pauline chancela.

—Le prisonnier ! balbutia-t-elle, l'homme qui s'est introduit cette nuit dans mon appartement, dans ma chambre ?

—Lui-même, madame la marquise... Il m'a juré qu'en me chargeant de faire parvenir le billet que voilà, je rendrais un immense service à madame la marquise... Mon zèle pour les intérêts de madame ne me permettait pas de refuser cette mission... Mais si l'homme m'a trompé et si j'ai follement agi, je supplie madame de me pardonner... ma bonne intention et mon dévouement pourront peut-être me servir d'excuse...

—Vous avez bien agi, répondit vivement Pauline, et je ne vous reproche rien...

Nicolas devint radieux.

—Que Dieu soit loué ! murmura-il.

DEUXIÈME PARTIE

LA MAISON MAUDITE

Nicolas s'empessa de faire à la marquise le récit qu'elle lui demandait. Il entra dans les moindres détails de son entretien avec le prisonnier, il répéta chacune des paroles échangées entre eux : il n'omit rien enfin, si ce n'est de mentionner les dix louis reçus et les cent louis promis. Pauline, en écoutant cette narration longue et diffuse, éprouvait une émotion extraordinaire. L'étonnement, la terreur et l'angoisse se peignaient tour à tour sur son visage bouleversé.

—Madame la marquise veut-elle me charger d'une réponse ?... demanda Nicolas lorsqu'il eut achevé.

—Non... murmura la jeune femme après un instant de silence. Je parlerai moi-même à cet homme.

—Madame la marquise me donne-t-elle l'ordre d'amener au château le prisonnier ?

—Non... répondit de nouveau et vivement la jeune femme. Où dites-vous qu'il est enfermé ? reprit-elle.

—Dans la glacière.

—J'irai le trouver là...

Nicolas ne put retenir un geste de surprise.

—Madame la marquise ne craint-elle pas ?... commença-t-il.

—Je ne crains rien !... interrompit Pauline.

En prononçant ces derniers mots, elle frappa sur un timbre, ce qui fit aussitôt rentrer ses femmes.

—Jetez sur mes épaules une mante à capuchon, dit-elle.

—Madame la marquise va donc sortir ? demanda la première camériste stupéfaite.

—Oui.

—Madame veut-elle que je l'accompagne ?

—Non. Restez dans cette chambre et veillez sur les enfants... je vous les confie.

Les femmes de chambre échangèrent un regard significatif, et chacune d'elle pensa :

—Décidément, il se passe ici, cette nuit, d'étranges choses ! Qu'est-ce que tout cela signifie.

Pauline s'enveloppa dans une longue mante de soie brune ! elle rabattit le capuchon sur sa tête, de manière à cacher en partie son visage, elle fit signe à Nicolas de la précéder, et elle sortit de son appartement, puis du château. Au moment de s'enfoncer au sein des ténèbres, elle eut un instant d'hésitation. Le jeune valet s'en aperçut.

—Si madame la marquise le désire, j'irai chercher une lanterne dans les cuisines, dit-il.

—A quoi bon ? Je connais le chemin... Marchez le premier. Je vous suis.

Au bout de quelques secondes, Nicolas et la marquise atteignirent la glacière.

—Qui va là ? cria Baptiste depuis l'intérieur, on n'entre pas ! Dites qui vous êtes, sinon je me servirai de mes armes !

—Imbécile ! c'est madame la marquise ! répliqua l'ex-matelot en ouvrant la porte.

Baptiste resta pétrifié. La présence de madame d'Hérouville en ce lieu et à cette heure, lui paraissait incompréhensible ; il ne pouvait en croire ni ses yeux ni ses oreilles.

—Le prisonnier est-il attaché ? demanda Pauline à son guide.

—Oui, madame, et solidement, j'ose m'en flatter, répondit ce dernier. C'est moi-même qui ai fait les nœuds.

—Je n'ai par conséquent aucune violence à redouter de sa part ? poursuivit la marquise.

—Absolument aucune. D'ailleurs, Baptiste et moi, nous restons là et nous n'en bougeons pas.

—Vous allez à l'instant quitter la glacière l'un et l'autre, ordonna Pauline. Vous vous tiendrez en dehors, auprès de la porte, et vous n'en franchirez le seuil que si vous m'entendiez crier au secours.

—Eh quoi ! balbutia Nicolas, madame la marquise veut rester seule avec cet homme ?

—Oui, je le veux. Allez.

Un ordre donné de cette manière était indiscutable. Les deux valets s'inclinèrent et sortirent.

—Ce que c'est pourtant que les maîtres ! dit tout bas l'ex-matelot à l'oreille de son camarade ; en voilà-t-il des cachotteries et des mystères ! Qui aurait cru cela de madame la marquise ? Penser qu'une si grande dame a pour connaissance des hommes de l'espèce de celui qui est là-dedans, et même qu'elle leur obéit au doigt et à l'œil ! Foi de Nicolas, ça me chavire la boussole et l'entendement ! Et toi, Baptiste, qu'est-ce tu penses ? Dis ton avis... Ça sent-il bon ?...

—Oh ! moi, répondit Baptiste avec le ton sceptique et railleur d'un véritable enfant du dix-huitième siècle, je pense que les grandes dames ont des allures tout comme les autres, et même un peu plus que les autres !... Elles l'ont prouvé, chacun sait ça ! et elles le prouveront encore ! C'est à la cour de Sa Majesté le roi qu'il faut voir ce qui se passe !

Cependant Pauline, tremblante et sentant à peine, quoiqu'elle fit des efforts inouis pour dompter son émotion, s'était avancée jusqu'au niveau de la plus haute marche de l'escalier. Elle prit la lanterne abandonnée par Nicolas sur le sol dans la partie inférieure de la glacière, et la souleva à la hauteur du visage de Lascars, qui éclaira de lueurs pâles ses sordides et la longue barbe rousse tombant sur sa poitrine. Un étrange sourire, un sourire où se mêlaient à doses égales l'amertume et le triomphe, crispait les lèvres du prisonnier sous ses moustaches épaisses.

—Vous m'avez écrit, monsieur, murmura Pauline en faisant un appel à toute son énergie ; et quoique la demande que vous m'adressiez fût étrange, je n'ai point voulu l'accueillir par un refus. Mais, vous le comprenez, cet entretien doit être court. Parlez donc. Qu'avez-vous à m'apprendre ?...

A suivre

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Nous commencerons, le 5 mai prochain, la publication d'un grand roman nouveau rempli d'émotions poignantes, de récits mouvementés et de scènes pittoresques d'une infinie variété.